VI.
242.

AB
122232

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-23345/fragment/page=0001

№ 10029 *

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-23345/fragment/page=0003

HISTOIRE DU CONNESTABLE DE BOURBON.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-23345/fragment/page=0004

HISTOIRE
DU
CONNESTABLE
DE
BOURBON.

Suivant la Copie de Paris.
A AMSTERDAM,
Chez
ADRIAN BRAAKMAN, Marchand
Libraire dans le Beurs straat, prés le Dam
M. D. C. LXXXVI.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-23345/fragment/page=0005

U. LAND.
HALLE
(SAALE)

LE CONNESTABLE DE BOURBON.

PREMIERE PARTIE.

LA Cour de Louis XII. Roy de France s'estoit renduë la plus celebre de l'Europe, en suivant des maximes opposées à celles des autres Rois. La vertu & le merite y estoient seuls en recommandation. Le luxe & la flaterie en estoient bannis. L'exemple du

Roy attaché uniquement à procurer le bien de ses peuples, estoit passé par une contagion heureuse à tous les Seigneurs qui la composoient ; & il se faisoit un scrupule de ne distribuer les honneurs & les récompenses qu'à ceux qui entroient dans ces sentimens.

La Cour ne laissoit pas d'être pompeuse & magnifique. La Reine Anne de Bretagne en soûtenoit l'éclat dans toute sa majesté. Elle sçavoit parfaitement faire la Reine. Elle avoit une grandeur d'ame qui paroissoit dans la moindre de ses actions. Son visage estoit toujours serien ; son cœur n'estoit troublé que par le chagrin qu'elle avoit eu de pouvoir élever de fils. Elle donnoit ses soins à l'éducation de deux filles qui luy estoient restées. Elle tâchoit de rendre Madame Claude qui estoit l'aînée, digne de l'Epoux qu'elle luy destinoit. C'estoit l'Archiduc Charles Prince des Pays Bas.

Une infinité de jeunes Princes & Seigneurs ne contribuoient pas peu à la splendeur de la Cour de Fran-

France. Charles de Bourbon Comte de Monpensier estoit l'un des plus considerables. Il estoit le troisiéme Prince du sang Royal, & l'on n'avoit encore jamais veu tant d'éminentes qualitez reünies dans un même sujet. La majesté de son visage, la regularité des ses traits, l'agilité de son corps, la grace de son parler, & une taille proportionnée à de si heureux talens ne laissoient rien à desirer en luy pour les perfections du Corps : Les vertus de l'Ame effaçoient, pour ainsi dire, ces avantages exterieurs, tant elles étoient brillantes & solides. Il étoit parfaitement honneste homme, & encore plus grand Prince ; son esprit penetrant & profond, sa generosité, sa franchise, sa magnificence, le distinguoient de la maniere du monde la plus noble.

Ce Prince si grand à la Cour qu'il ne luy manquoit aucune des qualitez d'un parfait Courtisan, si l'on en excepte la dissimulation & la flatterie, estoit encore plus estimé dans les armées ; & bien qu'il

fût encore à la fleur de son âge, il avoit déja acquis la reputation d'un des plus grands Capitaines du monde. Il avoit joint une connoissance parfaite de toutes les regles de l'art militaire à une experience de huit années. Il avoit fait autant de Campagnes. Aucune ne s'estoit passée sans qu'il s'y distinguast sur tous les autres Princes. Il avoit commandé en chef les deux derniers un corps considerable. Enfin ce Prince alloit si viste dans le chemin de la gloire, qu'il obscurcissoit les plus experimentez Capitaines.

Monsieur de Monpensier estant un Prince d'un si grand merite, il ne se pouvoit qu'il ne fust trés cher au Roy qui luy avoit donné la charge de Grand Chambrier de France, & une pension trés considerable. Ces bienfaits le metoient en estat de paroître à la Cour avec avantage, mais non pas avec tout l'éclat dont sa naissance & son merite pouvoient le flatter. Il n'étoit descendu que d'une branche puisnée de la maison de Bourbon,

&

& il se voyoit réduit à un domaine tres succint, pendant que le Duc de Bourbon aîné de sa maison possedoit les Provinces de Bourbonnois, Forest, Beaujolois, Auvergne, & la Marche: mais comme si la fortune de concert avec la nature, eût voulu épuiser ses faveurs pour Monsieur de Monpensier, Monsieur de Bourbon mourût & ne laissa qu'une fille unique que sa succession ne regardoit point, parce qu'il y avoit une substitution en faveur des masles contractée dans la maison de Bourbon, entre le pere de Monsieur de Bourbon, & celuy de Monsieur de Monpensier. Il est vray que Madame de Bourbon qui estoit fille du Roy Louis XI. & toute puissante à la Cour, s'opposa ouvertement à cette convention. Elle prétendit qu'elle étoit injuste, comme opposé aux Loix naturelles, qui rendent tous les enfans heritiers de leur pere au moment de leur naissance. Il se commença donc un procez entre Monsieur de Monpensier & Made-

moiselle de Bourbon, où il s'agissoit de la proprieté de cinq Provinces, & dont le gain devoit rendre l'un des deux le plus riche heritier de la France, & dont la perte eût réduit l'autre à une condition extrémement bornée.

Il y avoit de part & d'autre de puissantes raisons, & les amis communs conseillerent à tous les deux de terminer ce fameux different par une alliance. Cette proposition étonna Monsieur de Montpensier. Ce n'est pas que Mademoiselle de Bourbon ne fût un party tres avantageux; car outre qu'elle estoit petite fille du Roy Louis XI. elle avoit esté élevée par la plus belle & la plus spirituelle Princesse de la terre; & elle possedoit elle mesme ces deux qualitez dans un souverain degré. Elle devoit avoir du costé de sa mere plus de cinquante mille livres de rente: mais le nom seul de mariage faisoit peur au Comte de Monpensier, il aimoit la liberté; il avoit veu les charmes de Mademoiselle de Bourbon, il les avoit admirez; mais il

n'en

n'en avoit point esté touché. Il estoit persuadé que le mariage n'est jamais heureux quand il est l'ouvrage de l'interest, & que la seule inclination en peut adoucir le joug.

Cependant les persuasions de ses amis, la veuë d'une succession opulente qui l'alloit égaler aux Souverains, les sollicitations mesme du Roy, qui eut la bonté de l'en presser, le déterminerent à faire la recherche de Mademoiselle de Bourbon. Il supplia le Roy de la demander pour luy à Madame de Bourbon. Cette Princesse en ressentit une joye extrême. Elle s'étoit apperceuë que sa fille aimoit Monsieur de Monpensier, & elle-mesme l'estimoit infiniment. Ce mariage fut conclu en trois jours. Dans le Contract de mariage où le Roy fut present, les Epoux se firent une donation reciproque de tous leurs biens, & mesme de leurs droits. Monsieur de Monpensier épousa Mademoiselle de Bourbon. Les nôces furent accompagnées d'une magnificence Royale. L'é-

poux prit le nom de Duc de Bourbon.

Ce Prince goûta d'abord une joye assez pure. Il trouva une femme aimable, & qui l'aimoit passionnément. Sa vertu, sa sagesse, & son esprit, luy donnerent de l'estime & de la consideration pour elle; mais il sentoit bien qu'il n'avoit pas les sentimens qu'il trouvoit en elle à son égard. Madame de Bourbon le reconnoissoit bien aussi. Elle esperoit du temps un changement favorable. Au reste elle n'avoit point à se plaindre du Prince son époux. Il luy avoit donné un train magnifique, luy-mesme en avoit un d'autant plus superbe, qu'il étoit tousjours entretenu sur le mesme pied.

La tranquillité de la Cour fut troublée par la mort de la Reine. Le Roy sentit vivement cette perte. Il l'avoit aimée dés le temps qu'il n'estoit que Duc d'Orleans, & les liens du mariage sembloient avoir augmenté sa tendresse. Elle pria le Roy en mourant d'accomplir

plir au plûtoſt le mariage de Madame avec l'Archiduc; mais l'utilité publique l'emporta dans l'eſprit de ce Prince, ſur la paſſion qu'il avoit euë pour la Reine. Madame devoit ſucceder à la Reine à la Duché de Bretagne. La Loy Salique appelloit à la ſucceſſion du Royaume François d'Orleans Duc de Valois, couſin germain du Roy, ainſi ce puiſſant fief de la Duché de Bretagne réüni ſi heureuſement à la Couronne par le mariage de Charles VIII. & en ſuite par celuy du Roy avec la Reine Anne, alloit encore en eſtre ſeparé. Madame en le portant pour ſa dot à l'Archiduc alloit enrichir ce Prince déja trop puiſſant, & expoſer la Monarchie aux meſmes malheurs que le voiſinage des maiſons de Bretagne & de Bourgogne luy avoit fait reſſentir.

Le Roy touché par ces raiſons, & preſſé par les inſtances des bons François, qui avoient tousjours auprés de luy un accez facile, réſolut de la marier à Monſieur de Valois, & il luy écrivit de ſe rendre

dre à Paris. Ce Prince avoit toûjours esté élevé à Cognac par les soins de Louise de Savoye Comtesse d'Angoulesme sa mere. Le Roy luy avoit donné pour gouverneur Artus Gouffier Seigneur de Boisy, qui l'avoit rendu l'un des plus accomplis Princes de l'Europe. Il n'estoit âgé que de dix huit ans, mais il estoit formé à toutes les vertus qui font les grands Rois. Il avoit l'air & la taille d'un heros, les yeux à fleur de teste & pleins de feu, le front grand, la bouche admirable, le nez un peu gros, & les jambes un peu courtes; mais il n'en estoit pas moins adroit à tous les exercices du corps, à la danse, & aux tournois. Il avoit l'esprit relevé, prompt & entreprenant; un fond inépuisable de bonté, de generosité, de sincerité, de grandeur d'ame; une valeur & une intrepidité sur humaine; enfin la plus grande partie des dispositions avec lesquelles on vit monter sur le Trône le fameux Alexandre; mais aussi presque tous ses vices. Prodigue

&

& violent. Trop sensible aux plaisirs de l'amour, & y sacrifiant ses plus chers interests. Présomptueux & temeraire.

Lors qu'il parut à la Cour, ses vertus qui seules éclatoient, & qui dans le fonds l'occupoient bien plus souvent que ses vices, enchanterent tellement les peuples, que leurs cœurs allerent pour luy jusqu'à l'adoration. La joye des François estoit universelle, lors qu'ils pensoient qu'un tel successeur estoit destiné au bon Roi Louis XII. & que leur felicité n'estoit pas preste de finir. Le Roy receut Monsieur de Valois avec la bonté qui luy estoit naturelle, & comme un Prince à qui il destinoit sa fille: il admira les excellentes qualitez dont il estoit orné, mais il démesla cet amour des plaisirs, qui étoit la passion dominante du jeune Prince. Il reconnut la pente qu'il avoit à dépenser. Il soupira des maux qu'en auroit un jour à souffrir ce peuple, le seul objet de tous ses soins.

La plus grande partie de la Cour vo-

voyant le Roy vieux & cassé, & Monsieur de Valois son successeur designé, se tourna vers ce jeune Prince, & commença à s'insinuer dans ses affections. Monsieur de Bourbon eut une conduite differente. Il en redoubla son assiduité auprés du Roy, mais il ne negligea pas l'amitié d'un Prince qui devoit estre bien-tost son Maître. Monsieur de Valois rechercha la sienne avec empressement. Ils étoient de mesme âge, presque de mesme inclination. Monsieur de Valois étoit charmé de la haute reputation que Monsieur de Bourbon avoit acquise dans les armes, dans un âge où les autres Princes quittoient à peine leurs exercices. Le Roy serra luy mesme leur union. Il reconnoissoit le genie de Monsieur de Bourbon plus solide que celuy de Monsieur de Valois. Il desiroit qu'il le prît un jour pour l'appuy de son regne. Monsieur de Valois ne portoit pas ses pensées si loin. Monsieur de Bourbon luy plaisoit, sa franchise approchoit de la sienne, & il y eut

bien-toſt entr'eux l'amitié la plus étroite.

Madame d'Angouleſme mere de Monſieur de Valois, Mademoiſelle de Valois ſa ſœur, & toute la Nobleſſe qui avoit compoſé ſa Cour à Cognac durant ſes jeunes années, le ſuivirent à Paris. Monſieur de Boiſy ſon gouverner, Monſieur de Bonnivet frere de Monſieur de Boiſy, les jeunes Montmorency, Chabot, Chenu, Brion, Monberon, tous de même âge que Monſieur de Valois, & qui avoient eſté nourris auprés de luy en qualité d'enfans d'honneur, eſtoient de ce nombre, & ne laiſſerent pas de groſſir & d'embellir la Cour de France. Madame d'Angouleſme entroit dans ſa trente-ſeptiéme année, & pouvoit encore paſſer pour une belle perſonne. Elle eſtoit reſtée veuve à vingt un an, & s'eſtoit toujours beaucoup conſervée. Elle avoit infiniment d'eſprit, mais elle eſtoit fiere, imperieuſe, & vindicative. Monſieur de Valois avoit toujouts eſté élévé dans une grande crainte de cette Princeſſe.

Elle

Elle sçavoit tourner son esprit, & il n'y avoit rien au monde qu'il pût luy refuser.

Mais si Madame d'Angoulesme vouloit que sa beauté fist du bruit à la Cour, elle ne devoit pas y produire Mademoiselle de Valois sa fille. Cette jeune Princesse avoit les traits si vifs & si perçans, qu'il ne luy échapoit aucune conqueste de celles qu'elle daignoit entreprendre. Elle estoit à la fleur de sa jeunesse, & avoit tout ce qu'il falloit pour inspirer la passion la plus impetueuse. Sa taille estoit grande & fine, ses cheveux bruns, ses yeux avoient une douceur & une vivacité incomparable, le reste de ses traits dans la plus parfaite regulatité. Je ne scay quoy de touchant dans la physionomie, la plus belle bouche du monde, une gorge naissante, capable d'animer les plus insensibles. La peau unie, & d'un blanc éblouissant. Enfin tous les agrémens s'estoient rassemblez en elle, & les autres beautez estoient ternies auprés de la sienne. Son esprit avoit encore

plus

plus de charmes. Elle parloit avec facilité, on l'écoutoit avec raviſſement ; & bien qu'elle ne poſſedaſt pas encore cette ſcience & cette éloquence qui la fit depuis appeller la dixiéme Muſe dés ce temps-là, elle ſcavoit perſuader les choſes les plus incroyables. Douce, genereuſe, modeſte, & faiſant conſiſter tout ſon plaiſir à faire du bien Aimant la veritable gloire, protectrice du merite & de la vertu, enjouée dans ſa converſation, heureuſe en bons mots, éloignée de la médiſance parmy la raillerie, attachée à la plus auſtere ſageſſe au milieu de ſon enjouëment.

Il n'y avoit pas eu au monde un plus parfait couple que Monſieur & Mademoiſelle de Valois : auſſi eſtoient-ils bien moins unis par les liens de la nature que par le rapport de leurs humeurs & de leurs excellentes qualitez, & il regnoit entr'eux une amitié vive & tendre, qu'ils cultivoient avec ſoin, & qu'ils trouvoient plus douce & plus charmante, que les grandeurs auſquelles ils eſtoient deſtinez.

Ils

Ils arriverent à Paris au commencement de l'hiver, où les plaisirs abondent dans cette Ville superbe. Le mariage de Madame avec Monsieur de Valois, qui se devoit faire au Carnaval, les devoit augmenter considerablement. Monsieur de Bourbon se hasta d'aller rendre ses devoirs à Madame d'Angoulesme. Monsieur de Valois voulut l'y conduire. Presque tous les Seigneurs de la Cour y étoient. Aprés que Monsieur de Bourbon eut fait son compliment, Monsieur de Valois le conduisit à l'appartement de Mademoiselle de Valois: Voila Monsieur de Bourbon ma sœur, luy dit-il, que je vous amene moy même. Il est mon amy, je vous prie qu'il soit le vôtre, & qu'il fasse le tiers dans nôtre amitié. On peut à peine exprimer l'effet que produisit dans ces deux personnes cette premiere veuë. Leur trouble parut sur leur visage. On y voyoit la joye & la confusion peintes. Enfin cette simpathie qui lie les cœurs indissolublement, agit en un même moment sur Monsieur

de

de Bourbon & Mademoiſelle de Valois: & encore qu'ils euſſent peut-eſtre veu quelques perſonnes auſſi accomplies qu'eux (ce qui veritablement eſtoit aſſez rare) aucune ne les avoit touchez ſi ſenſiblement, & n'avoit laiſſé dans leurs cœurs une ſi forte impreſſion.

Monſieur de Valois remarqua leur trouble, & devina une partie de leurs penſées. Il alloit leur en faire la guerre, lors que Mademoiſelle de Valois confuſe de l'état où elle étoit, prit enfin la parole. Ce qu'elle dit fut tout à fait obligeant pour Monſieur de Bourbon; mais ce Prince ne luy répondit qu'avec un air embaraſſé qui ne déplut pas à Mademoiſelle de Valois.

Madame d'Angouleſme arriva dans ce moment dans la chambre de ſa fille. La veuë de Monſieur de Bourbon ne luy avoit pas été moins fatale qu'à Mademoiſelle de Valois. Elle avoit été ſurpriſe de ſa majeſté, charmée de ſon air. Son cœur frappé vivement

ne

ne s'estoit point desfendu du penchant qu'elle avoit senti pour luy; ou plûtôt elle ne s'en estoit point apperceuë. Elle avoit remarqué que Monsieur de Valois l'avoit emmené: elle avoit jugé qu'il le conduisoit chez sa fille, & s'étant débarassée de la foule des Seigneurs qui étoient avec elle, elle s'y étoit renduë. Il se commença entre ces quatre personnes une conversation assez agréable. Elles vouloient plaire les unes aux autres, elles avoient toutes de l'esprit. Monsieur de Bourbon en fit voir de si solide & de si brillant, qu'il acheva ces deux conquestes si glorieuses. Lors qu'il fut de retour à son hôtel, il reflechit sur les mouvemens de son cœur. Jusques-là l'amour luy avoit été inconnu; mais les description qu'on luy en avoit faites luy decouvrirent assez qu'il estoit vaincu. Voila, disoit-il en luy même, les sentimens que je me demandois pour Madame de Bourbon avant que je l'épousasse. Ah, disoit-il, devois je m'engager avec elle sans estre sûr de ai-

l'aimer. Mais, reprenoit-il, il n'y avoit que Mademoiselle de Valois qui pût m'inspirer de l'amour: Qu'elle est belle! qu'elle a d'esprit! qu'elle est touchante! Je vais l'aimer toute ma vie.

Il n'avoit pas esté le premier à porter les chaînes de cette belle Princesse. Parmy les jeunes Seigneurs qui avoient été élevez auprés de Monsieur de Valois, il n'y en avoit point eu qui eust plus de merite que Monsieur de Bonnivet. Il étoit frere de Monsieur de Boisy, gouverneur de Monsieur de Valois; mais il estoit beaucoup plus jeune que luy, n'étant que de l'age de ce Prince. On ne pouvoit estre plus beau ny mieux fait que Monsieur de Bonnivet, & l'amour sous des traits humains ne pouvoit donner de plus belle idée que celle qu'inspiroit ce jeune Seigneur. Son corps étoit formé comme son visage, c'est à dire, que c'étoit le modele de la plus belle taille du monde. Il avoit de l'esprit, de la delicatesse infiniment. Il avoit mis son unique étude à plaire à Mon-

sieur

ſieur de Valois, comme s'il eût préveu dés ſon enfance ſa future grandeur. Il avoit eu pour luy une complaiſance achevée. Il avoit prévenu ſes deſirs; il n'avoit introduit dans ſon ame aucune inclination que celles de ce Prince; il en eſtoit aimé avec tendreſſe. Il avoit eu l'adreſſe en gagnant entierement le fils, de reſter bien auprés de Madame d'Angouleſme ſa mere. Avec le reſte des hommes Monſieur de Bonnivet eſtoit fier, inſolent, & mépriſant; & il eſt certain que ſa faveur & ſa beauté n'ont jamais eu de pareille.

Il eût été heureux s'il ne ſe fut point meſlé d'aimer; mais comment s'en fût-il deffendu, eſtant toûjours avec Mademoiſelle de Valois? Dés les plus tendres années il s'accoutuma à la ſervir, & il ne commença à connoître la raiſon, que pour s'exciter à l'aimer. Il s'y abandonna avec ardeur, & il eut bientoſt fait remarquer ſa paſſion à la Princeſſe: mais ce préſomptueux Seigneur, qui la croyoit honorer, en luy donnant l'amant

mant le plus accomply de la France, vit briser son orgueil contre un écueil impréveu. On a ignoré la source de l'invincible aversion de Mademoiselle de Valois pour Monsieur de Bonnivet; mais il est certain qu'elle ne le pouvoit souffrir. Toutes ses actions aigrissoient son cœur contre luy; & soit que le defaut de naissance de Bonnivet, qu'elle considerait comme un domestique de son frere; soit que sa trop grande beauté, qui le luy faisoit regarder comme un rival, excitassent cette aversion; la meilleure & la plus douce Princesse de la terre, estoit fiere & méprisante pour le seul Monsieur de Bonnivet.

Le soir mesme du jour qu'elle avoit veu Monsieur de Bourbon, elle se sentit cruellement tourmentée de l'impression que ce Prince avoit faite sur son esprit. Elle en voulut souvent bannir l'idée; mais autant de fois elle luy revint devant les yeux, & toujours comme celle d'un Prince aimable, recommandable par mille

belles qualitez. Je m'étonnois, disoit-elle, de mon aversion pour Bonnivet, en considerant sa beauté & son esprit. Helas, que l'un & l'autre sont éloignez du merite de ce Prince! C'est icy une beauté masle & digne de son sexe. Combien luy ay je plus trouvé de force & de modestie? Un moment aprés elle estoit combatuë par d'autres pensées. Pourquoy fais-je reflexion sur le merite de Monsieur de Bourbon? Quelle inquietude sens-je en moy-mesme? quel trouble? quel desir? N'est-il pas marié avec Madame de Bourbon? N'ay je pas ouï dire que cette Princesse est infiniment belle & vertueuse? Monsieur de Bourbon l'aime sans doute autant qu'il la doit aimer. Quand il ne l'aimeroit pas, que m'importe? Elle vouloit étouffer son agitation, elle en estoit sans cesse possedée.

Madame d'Angoulesme s'appercevoit avec bien plus de tranquilité de l'affection naissante qu'elle sentoit pour Monsieur de Bourbon. Elle croyoit estre sûre de sa vertu.

Elle

Elle trouvoit ce Prince aimable, elle se flatoit de se l'attacher pour amy. Elle se trouvoit digne de l'estre, ne songeant pas que l'amour se déguise d'abord sous ce vain nom d'amitié, & que toute amitié est amour entre deux personnes d'un sexe different, capables d'aimer & d'estre aimées.

Monsieur de Bourbon faisoit assiduëment sa cour à Monsieur de Valois & à Madame d'Angoulesme : il y trouvoit souvent Mademoiselle de Valois ; ses regards inquiets, sa contenance troublée marquoient toûjours son agitation lors qu'il la voyoit. La Princesse crut le remarquer. Elle ne pût s'empescher de s'en applaudir. Il avoit aussi de grands égards pour Madame d'Angoulesme. Les bontez qu'elle luy prodiguoit l'y engageoient assez. Il ne croyoit pas qu'elle eût pour luy d'autres sentimens que ceux de l'estime. Ses complaisances estoient autrement expliquées par cette Princesse. Elles acheverent d'enflâmer son cœur, déja prévenu d'une forte passion.

Le temps s'approchoit du mariage de Monsieur de Valois avec Madame. Ce Prince en témoignoit peu d'empressement. Elle estoit petite, laide, & boitusе. Monsieur de Valois en parloit un jour à Monsieur de Bourbon. Il n'y avoit avec eux que Mademoiselle de Valois. Je sens, disoit ce Prince, une grande repugnance à épouser Madame. Elle a la Duché de Bretagne pour sa dot. Le Roy & Madame d'Angoulesme le souhaitent, je ne suis point prévenu d'aucune passion. Cependant je retarde autant que je puis ce mariage. Ah! Monsieur, répondit Monsieur de Bourbon, ne l'épousez point avec cette repugnance. La cruelle chose qu'un mariage d'interest! Vôtre cœur trouvera un jour la beauté qui doit vous vaincre. Vous serez alors le plus malheureux de tous les hommes. D'ailleurs quel chagrin ne causerez-vous point à Madame. Ce n'est point à un Prince comme vous, destiné au Trône, à rendre par interest une Princesse infortunée.

Sur

Sur ces entrefaites le Roy entra chez Mademoiselle de Valois. Monsieur de Vendosme, Monsieur de Longueville, & Monsieur de Bonnivet estoient auprés de luy. La conversation devint generale. Monsieur de Bourbon se trouva entre Mademoiselle de Valois & Monsieur de Bonnivet. Il ne sçavoit pas que ce dernier prît quelque interest à la Princesse: il se tourna vers elle, & luy dit à demy bas, Détournez, Mademoiselle, Monsieur de Valois d'un mariage où il repugne. C'est le dernier des malheurs de se trouver dans un pareil engagement. J'en fait l'experience. J'ay veu depuis quinze jours une personne qui eût fait tout le bonheur de ma vie si je l'eusse connuë deux mois plutost; & pour l'avoir veuë si tard, elle en fera toute l'infortune. Ses yeux s'exprimoient tendrement à Mademoiselle de Valois, pendant qu'il prononçoit ces paroles. Elle baissa les siens, & n'y répondit rien. Monsieur de Bonnivet les avoit entendus. Il remarqua leur

trouble. Ce fut un coup de poignard pour ce malheureux. Il avoit demeslé une partie de leurs sentimens depuis quelques jours ; il se confirma pour lors tous ses soupçons de la plus cruelle maniere du monde.

Depuis ce jour-là il les observa plus particulierement : mais comme Monsieur de Bourbon ne trouvoit pas facilement les occasions de parler à Mademoiselle de Valois, Monsieur de Bonnivet ne pût remarquer que leurs yeux & leurs contenances. Comme un amant se trompe rarement sur cette matiere, rien n'échapa à sa curiosité ; & il demeura persuadé qu'ils s'aimoient, & mesme que Monsieur de Bourbon s'estoit expliqué.

Sa conjecture alloit trop loin ; mais il estoit vray que ce Prince entraîné rapidement par son inclination, brûloit du desir de parler à cette Princesse. Un jour que l'on tenoit le cercle chez Madame, il se trouva fort heureusement auprés d'elle. Le Roy & Monsieur

sieur de Valois, entre lesquels ils étoient, se trouverent occupez à parler, l'un avec Monsieur de Boisy, l'autre avec Madame. Monsieur de Bourbon adressa la parole à Mademoiselle de Valois. Voila, luy dit-il, le premier cercle qu'on ait tenu depuis la mort de la Reine. Mais il ne me souvient pas d'en avoir veu aucun, mesme pendant sa vie, si superbe, ni si bien rempli. J'ay oui dire cependant, répondit la Princesse, qu'elle avoit une majesté qui se communiquoit à tous les lieux où elle estoit. Ah, Mademoiselle, reprit Monsieur de Bourbon, vous n'y estiez pas. Son plus bel éclat y manquoit. En verité, Monsieur, interrompit Mademoiselle de Valois, vous m'avez attrapée bien grossierement, & par ma réponse naïve je ne pensois pas m'attirer une galanterie si forte. Ne la prenez point, s'il vous plaist, pour une simple honnesteté, reprit le Prince avec un air extrêmement serieux; je vous jure que je le pense comme je vous le dis. Quand

vous voudriez vous en dessendre, vous ne m'en desabuserez pas. Rien encore ne s'est presenté à mes yeux de si beau ny de si charmant que vous; & la vie du plus grand Prince du monde ne pourroit estre mieux employée, qu'à servir & à odorer une si grande & genereuse Princesse. Je sçay que je n'ay plus à vous offrir, ajouta-t-il avec beaucoup de timidité, que des vœux indignes de vous, qu'un cœur que vous ne pouvez legitimement recevoir: Cependant je ptoteste..... Dés le commencement de son discours, Mademoiselle de Valois avoit préveu où il alloit venir. Son visage s'étoit couvert d'une rougeur qui l'avoit encore renduë plus belle. Elle vouloit arrester le cours du discours de Monsieur de Bourbon; elle souhaitoit qu'il le continuast. Sa vertu fut le plus forte. Qu'allez-vous dire, interrompit-elle; n'achevez pas, Monsieur, je vous supplie, un discours qui m'offense. Ne craignez point, ajouta le Prince; je ne diray pas

une

une parole qui vous rende coupable. Pour moy comment le pourrois-je estre, en vous disant que je meurs d'amour pour vous. Non, Mademoiselle, continua-t-il rapidement, je ne suis que malheureux. J'estois né ennemy du mariage, ou plutost je ne pouvois croire qu'il fût heureux, si l'inclination ne s'y joignoit. On n'a consulté que l'interest m'en faire contracter un. Plaignez-moy. Je vous ay veuë depuis, je vous ay aimée. Pouvois je avoir des yeux & de la raison, & ne le pas faire? Je ne vous demande pas que vous répondiez à ma passion. Quand vous m'aimeriez, je sçay que vôtre vertu va me deffendre de vous voir. Je n'ay pû cependant vous cacher plus long-temps ce que je sentois pour vous: mais avant que de me dire toutes les duretez que vôtre devoir va vous inspirer, je vous conjure de songer que nous ne sommes point les maîtres & d'aimer & de hair, & que ma tendresse est accompagnée d'une soumission si profonde, que je feray

tout ce que vous voudrez me prescrire, pourveu que vous ne me deffendiez pas de vous aimer ; parce que c'est une chose absolument impossible.

Mademoiselle de Valois s'étoit remise insensiblement de sa premiere surprise. Je sçay, luy répondit-elle en soûriant, que je suis icy obligée d'honneur à m'emporter bien fort contre vous, & à paroître fort irritée ; mais je vous trouve si raisonnable & de si bonne foy, que je veux vous répondre de mesme. Vous estes marié, Monsieur, & vous aimez. Rendez-vous justice sur la declaration que vous me faites. Vous deviez me la laisser ignorer toute ma vie. Vous estiez l'amy de mon frere, & je vous estimois. Je seray obligée de vous éviter, & j'en suis fâchée, parce que vous avez du merite, & que vôtre conversation ne me déplaisoit pas. Au reste, ne me parlez jamais d'une passion qui m'offense. Si cela vous arrive, vous me contraindrez à ne vous voir jamais. Je vous prie de ne me pas ges-

geſner juſques-là. Elle ſe tourna en ſuite du coſté de Monſieur de Valois, & ſe meſla à ſa converſation avec Madame.

Pluſieurs perſonnes s'étoient apperçûes que Monſieur de Bourbon parloit avec attache à la Princeſſe; mais Monſ. de Bonnivet ſur tout, n'avoit pas oſté les yeux de deſſus eux. Il eſtoit auprés de Mad. d'Angouleſme, à qui il fit appercevoir leur converſation. Madame d'Angouleſme n'ignoroit pas la paſſion de Monſieur de Bonnivet pour ſa fille. Elle crut d'abord que le chagrin ou la jalouſie le faiſoit parler: mais s'eſtant attachée elle-meſme à les regarder, elle vit avec douleur leur embarras, les changemens de leur viſage, leurs yeux enfin remplis de feu & de tendreſſe. Alors le cœur de cette Princeſſe ſe trouva poſſedé d'une furieuſe jalouſie; & d'autant plus redoutable, qu'elle la couvrit d'abord de l'intereſt qu'elle devoit prendre dans la conduite de ſa fille. Monſieur de Bonnivet luy confirma toutes ſes pen-

sées. Il luy raconta ce qu'il avoit entendu, & il luy donna ses imaginations pour des veritez certaines. Elle le pria d'observer les démarches de Monsieur de Bourbon, & de l'en avertir. Il s'établit une confidence entre ces deux personnes, d'autant plus fidelle, qu'elles estoient également interessées; & dés lors Monsieur de Bonnivet s'apperçut bien du foible de Madame d'Angoulesme pour Monsieur de Bourbon.

Le temps du mariage de Madame approchoit. Monsieur de Valois ne pouvoit vaincre sa repugnance: mais Monsieur de Boisy son gouverneur, qui n'estoit pas prévenu des maximes de Monsieur de Bourbon, luy fit si bien remarquer les consequences du refus qu'il vouloit faire, & l'outrage sensible qu'il feroit au Roy, qu'il engagea ce Prince d'aller luy-mesme trouver le Roy, afin que sa Majesté avançast l'honneur qu'il vouloit bien luy faire, de le recevoir pour son gendre. Ce bon Prince l'embrassa tendrement, & donna

ordre

ordre que tout fust prest pour cette auguste ceremonie. Enfin Monsieur de Valois épousa Madame, de laquelle il estoit passionnément aimé.

Il se fit à ce mariage tous les réjouïssances qui étoient en usage dans ce temps-là, & qui estoient proportionnées à la naissance & à la dignité des deux Epoux. Il se fit entr'autres un magnique Tournoy, où toute la jeunesse de la Cour se distingua. Monsieur de Bourbon s'y signala pardessus les autres, & la victoire qu'il remporta sur le Comte de Saint Pol, le plus robuste Seigneur de la Cour, luy acquit une gloire qui luy fut beaucoup enviée. Monsieur de Bonnivet qui ne le regardoit qu'avec des yeux de jalousie, entra dans la lice pour luy disputer le prix, que Madame d'Angoulesme devoit donner au vainqueur. Il s'approcha de luy assez fierement. Voulez vous bien, Monsieur, luy dit-il à demy bas, que je vous demande rompre une lance: aussi bien nous servons la

même Maitresse. Monsieur de Bourbon fut choqué de la hardiesse de ce jeune homme, & de la familiarité de sa comparaison. Aussi luy répondant sur le mesme ton : Vous allez juger, luy dit-il, par le succez de ce combat, du succez de vôtre temerité. Ils coururent ensuite l'un contre l'autre, plûtôt comme deux fiers Rivaux, que comme deux Chevaliers animez par le seul plaisir : mais la partie n'étoit pas égale. Bonnivet fut terrassé par une main puissante, sans ébranler son ennemy. Monsieur de Bourbon se tourna aussitost d'un autre costé, comme pour chercher un nouveau combatant. Monsieur de Bonnivet honteux & confus sortit de la lice, & retourna chez luy. Monsieur de Valois eut quelque dépit de la victoire de Monsieur de Bourbon ; car il étoit sensible à tout ce qui touchoit Bonnivet. Il demanda un équipage, & voulut courir contre le vainqueur : mais Monsieur de Bourbon, quoy qu'il feignit de recevoir avec honneur la course de

Mon-

Monsieur de Valois, baissa la lance lors qu'il fut joint par le Prince, & se aissa desarçonner. Monsieur de Valois rougit de son honnesteté, & refusa d'accepter le prix que Monsieur de Bourbon luy déferoit. Ils revinrent joindre les Dames dans cette contestation, & enfin le Roy l'ajugea à Monsieur de Bourbon. Il alla le recevoir de Madame d'Angoulesme. C'étoit un Ecu d'un acier trés fin, sur lequel étoit gravée la mort de Gaston de Foix neveu du Roy, accablé sous la victoire à Ravenne. Madame d'Angoulesme le luy presenta avec un œil riant : Tenez, luy dit-elle, Monsieur, c'est le moindre des presens qu'on voudroit faire à un Chevalier aussi accompli que vous. Le Prince se baissa profondement; mais le sens caché de ces dernieres paroles l'étonna. Il avoit crû voir dans les yeux de cette Princesse une partie de ce qu'elles signifioient.

La disgrace de Monsieur de Bonnivet servit quelque temps d'entretien à la Cour. On l'avoit vû at-

ta-

taquer Monsieur de Bourbon avec animosité. On publia que Monsieur de Bonnivet estoit au desespoir que Monsieur de Bourbon partageast avec luy la faveur de Monsieur de Valois. Mademoiselle de Valois avoit demesléleurs mouvemens. Elle n'avoit pû estre insensible à la victoire du Prince; aussi la conversation s'estant tournée sur ce sujet dans la chambre de Madame de Valois, elle n'avoit pû s'empescher de railler un peu Monsieur de Bonnivet. Cet Amant desesperé s'oublia. J'aurois esté aussi heureux que luy, luy dit il, en la regardant avec un air outré, mais cependant d'un ton assez bas, si vous eussiez partagé vos souhaits; mais je ne sçay que trop qu'il les occupoit luy seul. Il la quitta aprés ces paroles, & la laissa dans une veritable colere. Monsieur de Bourbon arriva sur ces entrefaites. Elle ne pût s'empescher en le comparant à son Rival, de le gardes assez favorablement; & le Prince animé par cet heureux accueil, fit voir tant d'esprit & d'en

joue-

jouement, que tout le monde crût luy devoir tout l'agrément de la conversation.

Madame d'Angoulesme estoit sœur de Monsieur de Savoye. Lors qu'elle estoit venue en France pour épouser le Comte d'Angoulesme, elle avoit amené avec elle une Damoiselle Piemontoise, pour laquelle elle n'avoit point de secret. Elle s'appelloit Dona Leonora. Mademoiselle de Valois jusques-là l'avoit assez negligée : Elle commença à luy faire quelques honnestetez. Dona Leonora s'apperçut avec joye de ces avances. Elle y répondit mieux que la Princesse ne l'esperoit. Elle luy découvrit les plus secrettes pensées de Madame d'Angoulesme ; qu'elle avoit une forte inclination pour Monsieur de Bourbon ; que d'abord elle l'avoit prise pour de l'amitié, mais qu'elle commençoit à connoître que c'estoit de l'amour, par la jalousie qu'elle avoit prise de sa propre fille.

Ce Prince mal-heureux pour estre trop aimé, avoit crû reconnoître

noître les sentimens de Madame d'Angoulesme. Ils luy avoient causé une peine mortelle, non seulement parce qu'il étoit bien éloigné de l'aimer, mais encore parce qu'il prévit que ce seroit un puissant obstacle à l'amour dont il étoit devoré pour Mademoiselle de Valois. Il luy sembloit que cette aimable Princesse n'avoit pas esté trop fâchée de la declaration qu'il luy avoit faite; & encore que sa vertu ne luy fist rien esperer, il luy sembloit bien doux de n'estre pas hai d'une Princesse si accomplie.

Cependant Mademoiselle de Valois évitoit Monsieur de Bonnivet, depuis la liberté qu'il s'étoit donnée avec elle. Ce mal-heureux Amant fut encore obligé de demander pardon à cette Princesse; mais elle n'en refusa pas moins de le voir. Monsieur de Bonnivet en tomba dans une melancolie qui dégenera en une fiévre violente. Monsieur de Valois qui l'aimoit avec une tendresse infinie, devina la cau e de son mal. Il alla trouver

sa

sa sœur. Il la conjura de luy rendre son favory. La Princesse avoit un grand foible pour son frere. Elle suivit Madame d'Angoulesme chez Monsieur de Bonnivet. C'en fut assez pour luy rendre la santé. Monsieur de Bourbon en témoigna adroitement sa jalousie à Mademoiselle de Valois, & elle avec la même adresse luy fit entendre qu'elle y avoit esté comme forcée par Madame d'Angoulesme.

Monsieur de Bourbon hait davantage cette Princesse, qui de jour en jour sentoit croître l'ardeur qui l'embrasoit. Elle ignoroit l'aversion que son amant avoit pour elle, & elle ne desesperoit pas d'en estre aimée. Un jour qu'elle étoit indisposée Monsieur de Bourbon l'alla voir, & la trouva seule. Ce Prince luy fit la guerre sur son embonpoint & sa bonne mine, qui ne laissoient pas juger que sa maladie fût bien considerable. Elle prit occasion de l'honnesteté de ce Prince de luy dire mille douceurs qui eussent donné lieu à tout autre qu'à Monsieur de Bourbon de s'en-

hardir auprés d'une Princesse, dont la beauté n'estoit pas mediocre. Mais soit que ce Prince se piquast d'une chasteté assez extraordinaire à la Cour, ou que l'idée de Mademoiselle de Valois le soûtint dans cette occasion, il demeura dans le plus profond respect. Madame d'Angoulesme admira sa retenuë, & en rougit de honte. Elle alloit pourtant faire un dernier effort pour sonder le cœur du Prince, lors que Mademoiselle de Valois arriva. La joye que ces deux Amans eurent de se voir, & qu'ils voulurent cacher en vain, augmenta le dépit de Madame d'Angoulesme. Elle vit sa fille si belle, & Monsieur de Bourbon luy en sembla si amoureux, qu'elle ne put resister davantage à la fureur dont elle se trouva saisie. Elle pria qu'on la laissast reposer, & ordonna cependant à sa fille de rester dans sa chambre, pour empescher que Monsieur de Bourbon ne la suivit à son appartement.

Elle ne parla pas le reste du jour à Mademoiselle de Valois : mais

lors

lors qu'elle fut seule elle s'abandonna aux transports de la plus furieuse jalousie. Ils s'aiment, s'écrioit-elle; j'en suis trop convaincuë. Peut-estre ont-ils veu ma foiblesse. Ils en raillent, & me mépriſent. Je m'en vangeray. Ils achereront ce foible plaiſir de tout le bonheur de leur vie.

Le lendemain elle manda Monſieur de Valois. Elle luy dit qu'elle s'eſtoit apperçûe avec douleur que ſa fille avoit conceu de l'inclination pour Monſieur de Bourbon; qu'elle en apprehendoit les ſuites funeſtes; qu'elle les vouloit prévenir en la mariant; que ſon époux ſeroit obligé de veiller ſur ſa conduite, & qu'elle en ſeroit déchargée. Elle avoit d'abord ſongé à luy donner pour mary Monſieur de Bonniver. Par là ſa vangeance eût eſté remplie: mais elle jugea aiſément que ce choix indigne du ſang Royal, dont ſa fille eſtoit deſcenduë, autoriſeroit ſon refus, & que le Roy luy-meſme ne l'approuveroit pas. Ainſi elle propoſa à Monſieur de Valois le Duc d'A-

d'Alençon, qui estoit le second Prince du sang, & le plus riche de France aprés Monsieur de Bourbon.

Madame d'Angoulesme ne pouvoit pousser plus loin sa vangeance. Monsieur d'Alençon estoit également laid, mal fait, jaloux, de mauvaise humeur, avare, lâche, & peu spirituel. Il n'estoit redévable uniquement qu'à sa naissance de la consideration qu'on avoit pour luy, & c'estoit peut-estre le seul Prince qui fist honte au sang Royal dont il estoit sorty. Cependant le Roy avoit montré par son exemple à faire respecter en luy l'honneur de la maison de France. Il luy avoit donné un Gouvernement, le Colier de son Ordre & une place au Conseil, ne voulant pas rendre mépriſable un Prince qui pouvoit un jour porter la Couronne.

Monsieur de Valois fut un peu surpris du choix de sa mere. Il luy dit avec assez de moderation, que ce n'étoit pas le moyen de faire oublier à sa sœur le Prince le mieux

fait

fait & le plus spirituel de l'Europe, que de luy faire épouser Monsieur d'Alençon : mais Madame d'Angoulesme prenant le ton d'autorité qu'elle exerçoit sur sa famille luy repliqua, que les mariages des Princes du sang Royal ne se faisoient pas par amourettes; qu'on n'avoit pas consulté son inclination pour luy faire épouser Madame, & qu'elle ne croyoit pas sa fille encore assez perduë pour resister à ses volontez; qu'elle esperoit de luy qu'il la porteroit à cette alliance; mais qu'elle n'avoit besoin que de sa volonté pour la conclure.

Monsieur de Valois n'osa porter à sa sœur cette funeste nouvelle. Madame d'Angoulesme fit dire à Monsieur d'Alençon, que s'il vouloit penser à Mademoiselle de Valois, il trouveroit sa mere favorable à sa recherche, & qu'il commençast par s'assurer du Roy. La maison d'Alençon fut agreablement surprise. Madame d'Alençon la doüariere alla trouver le Roy avec son fils. Ils luy apprirent l'alliance

qui

qui se presentoit, & supplierent sa Majesté de vouloir faire la demande de Mademoiselle de Valois pour Monsieur d'Alençon. Ce bon Prince ne ragardant que l'exterieur de ce mariage, & qu'il alloit unir les deux premieres branches de la maison Royale, en approuva extrêmement la resolution. Il alla trouver Madame d'Angoulesme, & luy demanda sa fille pour Monsieur d'Alençon. Elle luy fut sur le champ accordée. A peine le Roy fut il sorty, qu'elle fit appeller sa fille. Elle luy apprit que sa Majesté venoit de luy faire l'honneur de la demander en mariage pour Monsieur d'Alençon; qu'il l'avoit fait avec une bonté surprenante; qu'elle luy en avoit donné sa parole, & que ce mariage se feroit incessamment; qu'elle se disposast donc à recevoir Monsieur d'Alençon, comme un Prince destiné à estre son époux.

Elle la quitta aprés ces paroles, & la laissa immobile, & sans avoir la force de luy répondre. Lors qu'elle fut seule, & qu'elle envisagea le mal-

malheur d'estre unie pour jamais au Duc d'Alençon, elle s'abandonna au desespoir. Elle reconnut que ce mariage partoit de la haine & de la jalousie de sa mere. Le souvenir de Monsieur de Bourbon luy faisoit encore trouver cette alliance plus cruelle, par la comparaison qu'elle faisoit de ces deux Princes : cependant elle chercha les moyens d'empescher un mariage qui luy estoit si odieux. Elle envoya prier *Monsieur* de Valois de la venir voir. Elle se promettoit tout de la bonté de son frere. Madame d'Angoulesme l'avoit préveu. Elle l'avoit fait éloigner sous le pretexte d'aller recevoir quatre mille Grisons qui venoient au Roy, & ausquels on donnoit des quartiers d'hiver en Bourgogne. Il ne devoit revenir que la veille de ce funeste mariage.

Mademoiselle de Valois soupira de douleur, lors qu'elle apprit les cruelles précautions que sa mere avoit prises pour luy oster toute son esperance. Dans cette extremité s'estant rencontrée avec Monsieur de Bonnivet, elle

s'abaissa jusqu'à le prier de ramener l'esprit de Madame d'Angoulesme, & de tâcher de la détourner de cette alliance precipitée. Monsieur de Bonnivet estoit amoureux & hardy. Il crut qu'il devoit profiter de l'occasion qui se presentoit. Oüi Mademoiselle, luy dit-il, ce mariage odieux vous doit déplaire, & il faut vous en affranchir. Mais pour qui vais je travailler? Sera-ce pour un Rival que je déteste? Il y auroit trop d'injustice! Vous sçavez que je meurs d'amour pour vous. Permettez-moy de croire que je pourray aspirer à l'honneur dont je vais priver un Prince qui en est indigne. La Princesse rougit de colere en écoutant l'insolence de Monsieur de Bonnivet. Je vous avois fait injure, luy dit elle, de vous croire capable d'une action genereuse. Retirez vous, je n'hesite pas dans le choix que j'ay a faire de Monsieur d'Alençon, ou de vous. Elle entra dans son cabinet, & laissa Monsieur de Bonnivet si outré & si confus, qu'il ne se connoissoit pas.

La

La colere l'emporta sur sa douleur. Il alla presser Madame d'Angoulesme de haster le malheur de Mademoiselle de Valois.

Cette Princesse infortunée ne vit plus d'autre ressource que dans Monsieur d'Alençon luy-mesme. Ce Prince luy avoit rendu plusieurs visites, & elle l'avoit receu avec assez de froideur. Un jour qu'il estoit auprés d'elle, & qu'il se plaignoit de sa tristesse, Les liens du mariage m'étonnent, luy dit-elle, sur tout d'un mariage precipité, où sans consulter les inclinations des deux époux on se haste de les engager. On n'a pas besoin, Mademoiselle, luy dit le Prince, d'examiner l'humeur d'une Princesse comme vous. Toute la France connoist vôtre merite. Mais croyez-vous, Monsieur, répondit Mademoiselle de Valois, que cet examen ne doive pas estre reciproque? Ah, reprit le Prince avec empressement, je ne prétens avoir d'autre humeur ni d'autres sentimens que les vôtres. Je le veux croire, repliqua la Prin-

ceſſe; ma au moins doit-on avoir le temps de ſe connoître & de s'aimer. La precipitation de nôtre mariage me fait de la peine. Moderez la je vous en conjure. Faites que ma mere le differe pour quelque temps. Cela dépend de vous. Ie vous en auray une parfaite obligation, & je commenceray par là à connoître vôtre complaiſance pour moy. Vous me demandez, Mademoiſelle, répondit Monſieur d'Alençon, que ie regarde mon bonheur? A Dieu ne plaiſe. Je feray plûtoſt tout au monde pour l'avancer. Mais, reprit la Princeſſe avec douceur, ne faut-il pas que je trouve mon bonheur ou j'vous eſperez trouver le vôtre. Je ne puis eſtre heureuſe, ſi vous ne m'accordez le temps que ie vous demande. Vous ſerez heureuſe, Mademoiſelle, luy dit il, vous le ſerez. Ne vous en embaraſſez point. Il faut commencer par achever un mariage pour lequel je meurs d'impatience. Hé bien, luy dit elle avec un air de dépit, puiſque vous ne faites aucun cas de mon amour,

ni

ni de mon estime, à la bonne heure. Epousez moy, ma main est preste : mais songez que mon cœur ne l'est pas. Monsieur d'Alençon ne reflechit point sur ces dernieres paroles. Il courut avec precipitation faire donner les derniers ordres pour son mariage. Mademoiselle de Valois demeura penetrée de la plus vive douleur. Elle alloit estre unie pour jamais à Monsieur d'Alençon. Cette idée triomphoit de toute sa constance. Le souvenir de Monsieur de Bourbon ne la soutenoit point contre cet affreux malheur. Elle se reprochoit l'inclination qu'elle sentoit pour luy. C'estoit cette inclination qui luy avoit rendu sa propre mere pour ennemie. C'estoit elle qui luy faisoit donner pour époux le plus indigne de tous les Princes.

Monsieur de Bourbon étoit bien éloigné de la croire prévenue de ces facheux sentimens contre luy. Il avoit appris avec douleur la nouvelle de son mariage. Non pas que la personne de Monsieur d'Alencon luy pût donner de la

jalousie, mais parce qu'il plaignoit le sort de Mademoiselle de Valois, d'être réduite à épouser un Prince si peu accompli. Il avoit cherché les occasions de luy en témoigner son chagrin. Il la trouva seule un peu aprés que Monsieur d'Alençon l'eut quittée. Il l'aborda avec ce respect & cette soumission qu'elle inspiroit à tous les hommes. O seroit-on, Mademoiselle, luy dit-il, s'interesser au chagrin qui vous occupe; & serois-je assez heureux pour pouvoir y apporter quelque soulagement? La Princesse parut revenir tout d'un coup d'une profonde resverie; & se levant avec quelque marque d'étonnement: Ah Monsieur, luy dit-elle, laissez-moy. Vous estes cause de tous les malheurs de ma vie. Elle sortit de sa chambre aprés ces funestes paroles, & y laissa Monsieur de Bourbon. Jusques-là ce Prince n'avoit connu que les douceurs de l'amour; il en ressentit dans ce moment toutes les amertumes. La dureté des paroles de la Princesse,

se, qu'il ne s'estoit attirée que par l'amour la plus tendre & la plus respectueuse; l'injustice de ce reproche où il ne voioit aucun fondement, tout cela le penetra jusqu'au vif, & accabla son ame de la plus sensible douleur. C'est vous cruelle, s'écria-t-il sans penser au lieu où il estoit; qui de la vie la plus heureuse en avez fait la plus infortunée; & la haine que vous avez pour moy, vous fait rejetter vos malheurs sur un Prince qui en est entierement innocent. Hé bien, poursuivit il avec emportement, je vais vous priver d'une presence odieuse. Si vous m'imputez vôtre infortune, il faut vous en oster la cause. Il sortit de l'Hostel de Valois dans cette resolution, & donna des ordres chez luy pour partir le lendemain matin pour Chantelle. Chantelle est une superbe maison de plaisance à deux lieües de Moulins, où les Ducs de Bourbon faisoient ordinairement leur sejour. La regularité de l'Architecture, la richesse des ameublemens, la

pureté de l'air, & la beauté des jardins, la rendoient la plus delicieuse de l'Europe, & luy faisoient disputer de la magnificence avec le Louvre mesme. Les Ducs de Bourbon y avoient une cour presque aussi grosse que celle du Roy; & Chantelle n'étoit pas seulement agreable, c'estoit aussi une forteresse capable de faire beaucoup de resistance.

Monsieur de Bourbon communiqua son dessein à Madame de Bourbon, & il luy causa une joye sensible. Elle aimoit passionnement ce sejour, l'heritage de ses ancestres, & elle alloit y posseder seule le Prince son époux. Ce n'est pas qu'elle fût possedée des fureurs de la jalousie. Elle s'estoit apperçûe du penchant de Monsieur de Bourbon pour Mademoiselle de Valois. Mais ce Prince n'ayant jamais manqué ni de complaisance, ni d'honnesteté pour elle, elle avoit crû ne devoir pas imiter ces femmes emportées, qui éloignent plus leurs maris qu'elles ne les ramenent; & elle

ne

ne faisoit parler en sa faveur que sa beauté, sa douceur, & sa sagesse.

Monsieur de Bourbon partir des le matin. Son équipage eut ordre de le suivre quelques jours aprés, & le Prince laissa une Lettre à Pomperan pour donner en secret à *Mademoiselle* de Valois.

Pomperan estoit le premier Gentilhomme d'honneur de Monsieur de Bourbon. Il avoit de la naissance, de l'esprit & de l'adresse. Lors que son Maitre fut party il songea a executer sa commission. Le départ de Monsieur & de Madame de Bourbon surprit extrémement la Cour, mais il affligea Madame d'Angoulesme. Elle ne marioit sa fille que pour n'avoir plus de rivale auprés de ce Prince, & elle le perdoit. Toute son esperance estoit de le revoir bientost. Pomperan avoit ordre de semer le bruit que le voyage de M. de Bourbon ne seroit que de six semaines.

Mademoiselle de Valois se re-

procha l'absence du Prince, lors que le moment de son injustice fut passé. D'autres fois elle s'en applaudissoit, parce qu'elle croyoit perdre insensiblement ce qu'elle sentoit pour ce Prince; mais ce n'estoit que le langage de sa vertu. Son cœur n'y avoit point de part. Elle y resvoit un jour profondément, lors que Pomperan l'aborda, & luy remit la Lettre que ce Prince luy avoit laissée. Elle ne put se dispenser de la recevoir, & d'y lire les paroles suivantes.

Puis je me plaindre assez de mon étoile, Mademoiselle, qui aprés m'avoir fait naître avec un desir violent de ne contribuer qu'à vôtre bonheur, m'a fait parvenir au funeste sort d'estre accusé par vous-mesme, de toutes vos infortunes. C'est un crime que je ne pourray jamais expier, encore que je me propose de m'en punir le reste de ma vie. Mon amour est parvenuë à

un

un point qu'elle ne peut pas estre encore bien longue, puisque je me prive du plaisir de vôtre veuë, qui seule me la rendoit supportable. Mais ce n'est pas la mort qui me paroist le plus grand des malheurs. C'est l'horreur de vous deplaire, d'estre hai de vous, & d'en recevoir des duretez que je ne croyois pas avoir meritées.

Mademoiselle de Valois fut touchée de cette Lettre, & se repentit d'avoir si fort mal-traité Monsieur de Bourbon. Mais outre que son devoir ne luy permettoit pas de le rappeller, elle estoit trop attentive à ses propres malheurs, pour estre entierement occupée de ceux de ce Prince. Monsieur d'Alençon pressoit son mariage. Madame d'Angoulesme & Monsieur de Bonnivet sembloient agitez de la mesme fureur, & ne croient pas en voir assez tost le jour déplorable. Il vint enfin ce

jour destiné à rendre malheureuse la plus aimable Princesse de la terre. Monsieur de Valois revint de Dijon. Madame d'Angoulesme devint son ombre, pour l'empescher de parler à sa sœur. Le Roy voulut luy mesme faire la dépense de ce mariage, bien éloigné de croire qu'il fût en horreur à la Princesse. La ceremonie des nôces se fit dans la Chapelle du Roy. Madame d'Angoulesme y traîna sa fille comme une victime qu'elle sacrifioit à sa jalousie. Elle paroissoit insensible à son malheur. Ses regards estoient mourans, son visage passe & abbatu; mais bien qu'elle eût pu inspirer de la pitié aux cœurs les plus durs, elle n'ébranla point une mere furieuse & emportée. Monsieur de Valois voyoit sa douleur sans y pouvoir remedier. Enfin Mademoiselle de Valois épousa Monsieur d'Alençon. Monsieur de Bonnivet fut present à ce spectacle, & goûta une vangeance d'-

d'autant plus épouvantable, qu'elle ne retomboit guere moins sur luy, que sur cette Princesse infortunée.

LE CONNESTABLE DE BOURBON.

SECONDE PARTIE.

MAdame d'Angoulesme ressentit durant quelques jours la joye d'avoir donné à sa fille un époux, qui luy fût pour ainsi dire un surveillant, à l'égard de Monsieur de Bourbon, & qui l'empêcha d'avoir aucune liaison avec ce Prince: mais lors que le temps

tumps fut passé auquel il avoit fixé son retour, & qu'elle apprit qu'il ne se disposoit point à revenir, elle reconnut bien tost que le malheur de Madame d'Alençon ne faisoit pas sa félicité. Elle eut encore l'injustice de luy imputer son chagrin. Elle s'imagina qu'elle avoit deffendu à ce Prince de resster à la Cour. L'absence qui guerit toutes les passions, aigrit & accrut la sienne. Elle en fit tomber toute la mauvaise humeur sur la Princesse infortunée. Il n'y eut point de sujets de querelles qu'elle n'inventast. Elle mit dans son party le mary de cette Ducheſſe, homme bizarre, & pour lequel veritablement elle n'avoit pas de grandes complaisances. Ces deux personnes persecuterent horriblement cette Princesse, déja si malheureuse.

Madame d'Alencon ne pouvoit deviner le fondement de ces persecutions. Elle reconnut pourtant bien, que les plus violentes luy venoient de sa mere. Elle s'adressa à Dona Leonora, qu'elle n'a-

n'avoit point veuë depuis son mariage. Cette confidente luy découvrit tous les secrets de Madame d'Angoulesme. Madame d'Alençon fut estonnée de la violence de la passion de sa mere. Elle avoit resolu de dompter la sienne; & bien qu'elle plaignît le sort de Monsieur de Bourbon, elle profitoit de son absence pour bannir de son cœur des sentimens devenus encore plus criminels. Mais se trouvant tourmentée d'une maniere qui luy ostoit le repos & la tranquillité, elle aima mieux faire revenir ce Prince, dont la presence & l'absence luy estoient également fatales. Peut-estre que son amour fut ravie de devoir ce pretexte à la necessité de son repos: cependant elle se fortifia dans la resolution de ne le voir que tres rarement à son retour, & seulement dans les occasions où elle ne pourroit s'en dispenser.

Monsieur de Bourbon menoit à Chantelle la vie la plus languissante; & ne pouvant la traîner dans l'inaction, il avoit depuis quel-

quelques jours formé le dessein de quitter la France, & d'aller acquerir de la gloire en Hongrie. Il se flatoit d'y oublier l'aimable Princesse, que la solitude de Chantelle luy ramenoit plus vivement dans l'esprit. Veritablement la gloire estoit la passion de ce Prince, & il faisoit de serieuses reflexions sur ce voyage, lors qu'un jour il receut une Lettre d'un Courier inconnu. Il l'ouvrit avec precipation; & y lut ces mots.

Vous avez pris dans un étrange sens, Monsieur, les paroles qu'on vous dit, la derniere fois qu'on vous a veu. Peut-estre en avoient elles un plus avantageux. On pourra vous l'expliquer, si le vœu que vous avez fait de quitter la Cour, n'est pas inviolable. Revenez donc. Il y va de mon repos. Ne croyez pas cependant, qu'il y ait rien dans cette Lettre, qui flatte une passion que ie n'ay jamais éprouvée. Les apparences vous en pourroient donner l'idée, mais on

vous

vous débrouillera cet enigme. D'ailleurs je vous croy persuadé de ma verve, car si vous osiez concevoir de temeraires esperances, je n'abregerois jamais l'exil que vous vous estes imposé, quelques suites qu'il puisse avoir pour moy.

La Duchesse d'Alençon.

L'étonnement de Monsieur de Bourbon est aisé à imaginer. Il relut plusieurs fois cette Lettre sans y rien comprendre : enfin il la trouva assez honneste pour luy; & comme Madame d'Alençon luy marquoit que son retour importoit à son repos, il le hasta autant qu'il pût. Dés le lendemain il prit la poste, & laissa Madame de Bourbon maîtresse de revenir quand elle le souhaiteroit. Il prit pour pretexte de son voyage l'approche de la campagne, où il esperoit d'avoir de l'employ ; le Roy soutenant une guerre effroyable contre l'Empereur, les Pais-bas, l'Angleterre, l'Espagne, les Suisses

ſes, & les Princes d'Italie.

Madame d'Angouleſme apprit avec toute la joye poſſible l'arrivée de Monſieur de Bourbon. Son amour n'eut pourtant pas lieu d'en eſtre ſatisfaite. Aprés qu'il eut ſalué le Roy & Monſieur de Valois, il luy rendit une viſite de civilité, où elle reconnut que la froideur de ce Prince n'eſtoit pas diminuée. Il alla auſſi voir Monſieur & Madame d'Alençon. Il les trouva enſemble, & il les complimenta ſur leur mariage. Il avoit intereſt de ménager l'eſprit de ce Duc.

Depuis que Madame d'Alençon eſtoit mariée, elle n'avoit point trouvé d'autre conſolation dans ſon chagrin que l'amitié de Madame de Vendoſme. Cette Princeſſe eſtoit ſœur de Monſieur d'Alençon, & avoit eſté mariée au Comte de Vendoſme puiſné de la maiſon de Bourbon, & entierement attaché aux intereſts de Monſieur de Bourbon. Madame de Vendoſme avoit l'eſprit ſi bien fait, & eſtoit d'une beauté ſi reguliere,

guliere, qu'on ne pouvoit comprendre qu'elle fût sœur du Duc d'Alençon. Aussi n'approuvoit-elle point la conduite de ce Prince. Elle en plaignoit quelquefois Madame d'Alençon. Comme elles se voyoient souvent, qu'elles avoient beaucoup de merite & une estime reciproque l'une pour l'autre, il se forma bien-tost entr'elles une amitié solide. Elles n'eurent plus de secret l'une pour l'autre, & Madame d'Alençon fit confidence à Madame de Vendosme de tout ce qui s'estoit passé; tant entr'elles, Monsieur de Bourbon & Monsieur de Bonnivet, qu'entre Monsieur de Bourbon & Madame d'Angoulesme. Il luy estoit absolument necessaire de parler à ce Prince, & Madame de Vendosme offrit à Madame d'Alençon de le faire tenir chez elle. Le lendemain que Monsieur de Vendosme avoit fait une partie de chasse avec Monsieur d'Alençon & Monsieur de la Roche sur Yon, Monsieur de Bourbon receut un billet de Madame de Vendosme.

Il

Il ne manqua pas de se rendre chez cette Princesse. Il fut agreablement surpris de ne trouver avec elle que Madame d'Alencon. Il devina en partie ce qu'elle avoit avoué à Madame de Vendosme. Il la connoissoit particulierement. La qualité de sœur de Monsieur d'Alencon ne la luy rendit pas plus suspecte. *La* presence de Madame de Vendosme, luy dit Madame d'Alençon aprés les premiers complimens, justifie un peu ma conduite. Elle doit vous faire connoître que ce rendezvous que je vous ay fait donner, n'est rien moins que criminel, & qu'il ne s'y passera rien dont Monsieur d'Alencon ne pût estre témoin; s'il ne s'y agissoit de l'interest de quelques autres personnes. Ah Madame, répondit Monsieur de Bourbon, ne vous efforcez point de me prouver que vous n'estes point favorable à ma tendresse; j'en suis trop persuadé: & si personne au monde ne peut inspirer tant d'amour que vous, personne peut-estre ne peut plus cruellement desesperer un a-

amant. Je ne vous rappelleray point icy ce que je vous ay déja dit, repliqua Madame d'Alencon ; j'ay de la vertu & de la fierté. Nous sommes vous & moy engagez ; je mourrois plustost que de vous entretenir dans une passion criminelle de part & d'autre. Hé quoy Madame, repliqua le Prince, ne mettiez-vous point de milieu entre répondre à une passion, ou accabler de mépris un Prince malheureux ? Comment, dites-le moy, comment ay-je pû meriter le cruel reproche que vous m'aviez fait de causer votre infortune ? Le reproche que je vous ay fait, répondit Madame d'Alencon, n'estoit que trop bien fondé ; mais il est vray que vous n'en estes pas plus coupable. Je ne vous ay prié de revenir de Chantelle, ny je n'ay engagé Madame de Vendosme à vous mander chez elle, que pour vous en éclaircir. Il faut pour cela que je vous découvre des choses dont le recit repugne extremement à mon humeur, mais j'ay tant souffert depuis deux mois

que

que je feray peut estre excusable, si je sors des bornes que la plus severe vertu m'avoit prescrites. Elle fit en suite asseoir le Prince, & reprenant la parole: Vous avez plû, luy dit-elle, à une Princesse de qui mon sort a dépendu, & j'ay eu le malheur de plaire à un homme assez puissant sur son esprit. Ils se sont apperceus des sentimens que vous aviez pour moy. Ils leur ont donné une furieuse jalousie. J'en ay esté la victime. Ils m'ont forcée d'épouser Monsieur d'Alencon. Ils continuent à me tourmenter de la plus horrible maniere du monde. Madame de Vendosme en a souvent esté témoin. Ils croyent que vous m'aimez encore. Tant qu'ils le croiront, je seray malheureuse. Ie ne veux point descendre dans le détail de mes chagrins; mais il vous feroient pitié. Vous pouvez aujourd'huy m'en éviter une partie. Ie ne voy pas Madame, repondit Monsieur de Bourbon, ce que je dois faire pour cela. S'il ne tient qu'à punir Monsieur

sieur de Bonnivet, je vous repons de mon bras: mais que puis-je contre Madame d'Angoulesme. Il faut justement le contraire, reprit Madame d'Alençon, il faut que vous ne vous apperceviez pas des sentimens de Monsieur de Bonnivet, que vous ne me voiyez plus; & que vous voiyez souvent Madame d'Angoulesme. Ah Dieu; s'écria la Princesse, est-ce pour cela que vous m'avez rappellé de Chantelle? Je ne verray point tout ce que j'adore, je feindray d'aimer une Princesse que je hais, & qui vous a rendu malheureuse? Je l'accableray plutost des plus outrageans mépris. Je me suis donc trompée, ajouta Madame d'Alencon, lors que je vous ay cru assez genereux pour me rendre le repos & la tranquilité que i'ay perduë. Qu'esperes-vous, Monsieur, de l'amour que vous avez pour moy? Croyez-vous me vaincre par vos assiduitez? Soupçonnez-vous ma foiblesse, Ah, Madame, je vons croy, interrompit Monsieur de Bourbon, infiniment

ai-

aimable & vertueuse. Je suis prest de sacrifier ma vie pour vous obeïr. Mais ce que vous me demandez est plus difficile à faire que mourir. Y songez-vous bien ? Ne vous plus aimer ? Aimer Madame d'Angoulesme ? Cela n'arrivera jamais. Mes yeux, mes actions me trahiroient Il faut donc, dit Madame d'Alençon en se levant, que je me fasse une habitude du malheur & de l'affliction. Adieu Monsieur, du moins n'ajoutez pas vos persecutions aux chagrins que je vais essuyer. Ces paroles accablerent l'infortuné Prince. Il sentit toutes ses forces l'abandonner, & Madame de Vendosme s'apperçut qu'il tomboit à demy évanoüi. Alors le cœur de Madame d'Alençon fut touché de la pitié la plus vive. Madame de Vendosme luy dit qu'elle portoit la severité trop loin, & qu'elle desesperoit un Prince dont la passion n'avoit rien de criminel.

Monsieur de Bourbon étoit heureusement retombé sur sa chaise. Madame de Vendosme

fut elle-meſme querir de l'eau. Elles en jetterent ſur le viſage de ce Prince, qui peu aprés revint à luy. Madame de Vendoſme ſongea à luy rendre un peu d'eſperance. Juſqu'où vous laiſſez vous abbatre, Monſieur, luy dit-elle? prenez-vous à la rigueur les paroles de Madame d'Alençon? Ce Prince jetta les yeux ſur Madame d'Alencon, il les vît couverts de quelques larmes. Commandez moy tout ce qu'il vous plaira, luy dit-il, ma belle Princeſſe; mais permettez moy de vous voir quelques fois. Rien à ce prix ne me ſera difficile. Helas! je ne vous demande rien qui ne convienne à votre vertu. Pourquoy me voir, reprit la Princeſſe, puis qu'il m'eſt deffendu de vous aimer? Quelle eſperance avez-vous? Point d'autre, interrompit Monſieur de Bourbon, que de vous voir, de vous aimer, de mourir. Ouï genereux Prince, dit Madame de Vendoſme, vous la verrez. Je vous en aſſure. Vous avez tous deux trop de vertu, pour que vos viſites ſoient

à

à craindre; & je vous promets de l'amener icy quand vous le souhaiterez. Vous estes une bonne sœur, répondit *Madame* d'Alençon en souriant, & je seray bien sous votre conduite.

Enfin *Madame* de Vendosme fit consentir *Madame* d'Alençon de voir quelquefois *Monsieur* de Bourbon chez elle; mais *Madame* d'Alencon luy deffendit de luy parler de sa passion. Le Prince s'engagea à adoucir *Madame* d'Angoulesme. Ils se separerent fort contens l'un de l'autre. Il sembloit à Madame d'Alencon que la presence de *Madame* de Vendosme levoit une partie de son scrupule. La contrainte que Monsieur de Bourbon alloit se faire pour l'amour d'elle, ne contribuoit pas peu à luy rendre ce Prince cher & aimable.

Dés le soir mesme Monsieur de Bourbon alla voir Madame d'Angoulesme, & il luy temoigna plus d'empressement qu'il n'avoit accoutumé. Cette Princesse n'avoit garde de s'imaginer qu'elle

dût à sa fille les honnestetez de ce Prince ; elle s'en applaudît comme de la seule conqueste qu'elle avoit souhaitée. Les jours suivans il continua à la chercher. Il n'évita plus sa conversation. A la verité il ne pût se forcer jusqu'a luy dire qu'il l'aimoit ; mais il voulut bien le luy laisser présumer. Cette seule pensée calma tous les transports de Madame d'Angoulesme. Elle luy rendit sa belle humeur. Elle traita Madame d'Alençon avec plus de douceur. Elle pria mesme le Duc d'Alençon d'avoir pour elle plus de consideration. Elle prit souvent son party contre cet époux bizarre. Enfin Madame d'Alençon commença à respirer, & ne sentit plus toute la pesanteur du joug dont on l'avoit accablée.

Il sembla mesme que la generosité de Monsieur de Bourbon receut une recompense proportionnée. Il étoit avec Madame d'Angoulesme, lors que Monsieur de Valois leur vint apprendre que Monsieur de Monpezat Gouverneur

neur de Languedoc, venoit de mourir. Ce Prince les ayant quittez un moment aprés : A qui jugez-vous que ce Gouvernement convienne, dit Madame d'Angloulesme à Monsieur de Bourbon ? & ce Prince luy ayant marqué n'y prendre aucun interest : C'est vous seul, poursuivit elle, qui le pouvez remplir. Elle sortit en mesme temps, & le fut demander au Roy. Ce Prince le luy accorda avec joye. Le lendemain Monsieur de Bourbon s'habilloit encore, lors qu'il receut un billet de cette Princesse.

Ie trouve l'amitié bien foible, Monsieur, quand elle attend pour agir que l'on ait recours à elle. Le Roi m'a permis de disposer du Gouvernement de Languedoc, je vous le donne : mais ne bornez pas mon credit. Quatre Armées agiront cette campagne ; l'une en Guienne, l'autre en Italie, la troisiéme en Bourgogne, la quatrieme en Picardie. Choisissez le Generalat

lat de celle que vous voulez commander; & soyez persuadé qu'il n'y a rien que votre merite ne puisse obtenir auprés de moy.

LOUISE DE SAVOYE.

Monsieur de Bourbon fut troublé de la lecture de ce billet. Il se trouvoit accablé d'un si grand nombre de bienfaits, & il apprehendoit qu'on exigeast de luy une trop forte reconnoissance. Cependant comme il estoit sensible au desir de la gloire, il fut ravi de trouver des occasions d'en acquerir. Il alla sur le champ remercier Madame d'Angoulesme, & il tâcha de paroître extremément touché de sa liberalité. Il la pria d'y mettre des bornes, & se contenta de luy demander le commandement de l'Armée de Guyenne; mais elle le força de recevoir les provisions de l'un & de l'autre. Monsieur de Bourbon alla rendre grace au Roy, du choix qu'il avoit bien voulu faire de luy, & il

fit

fit faire son équipage. L'Armée commençoit à s'assembler proche Bordeaux.

Avant que de partir, il pria Madame de Vendosme de luy faire voir Madame d'Alencon. Cette Princesse se sentoit obligée à Monsieur de Bourbon pour luy refuser cette grace. Leur conversation fut tendre & animée. Madame d'Alencon luy avoua qu'elle luy estoit redevable du repos dont elle jouïssoit. Le Prince luy racônta tout ce qui s'estoit passé entre luy & Madame d'Angoulesme. Il luy expliqua la peine que les bienfaits de cette Princesse luy faisoient. Madame d'Alençon trouva ce sentiment d'un parfaitement honneste homme. Ne les refuses point, Monsieur, luy-dit-elle, Madame d'Angoulesme ne fait que prevenir le Roy. Ils vous sont dûs. Il faut bien que la fortune repare d'un costé le mal qu'elle vous a fait de l'autre.

Cependant les Armées se mirent en campagne, & cette fatale année pensa voir la fin de la Mo-

narchie. Monsieur de la Trimoüille qui conduisoit l'Armée d'Italie, y perdit une bataille qui coûta aux François le Duché de Milan. Le Mareschal de la Palice fuït en Bourgogne devant les Suisses. Ils assiegerent Dijon, & l'eussent emporté sans la prudence de Monsieur de la Trimoüille qui s'estoit jetté dedans, & qui sauva la France en sacrifiant la reputation de la Monarchie à son salut. Le Duc de Longueville qui estoit à la teste de l'Armée de Picardie, fut encore plus malheureux. L'Empereur & le Roy d'Angleterre s'estant joints ensemble, gagnerent sur luy la bataille de Guinegaste, l'y prirent prisonnier, emporterent Teroüane, & ne manquerent Paris que par leur mes-intelligence.

Tant de funestes revers de fortune ne servirent qu'à relever la gloire de Monsieur de Bourbon. La victoire suivit l'Armée qu'il commandoit. Il chassa de Guyenne le Roy d'Espagne, qui avoit compté sur la conqueste de cette Pro-

vin-

vince. Il le fatigua & ruina son Armée sans hazarder la sienne. Il entra mesme dans son pais, le ravagea, & y fit un butin inestimable.

Toute la France celebra le triomphe de Monsieur de Bourbon. Son Armée victorieuse rassura le Roy. Ce Prince fut receu à Paris, comme le liberateur de l'Etat. Quelle joye pour Madame d'Angoulesme & pour Madame d'Alençon! La premiere s'atribuoit l'honneur que Monsieur de Bourbon avoit acquis, parce que c'étoit elle qui l'avoit mis en estat d'en acquerir. La seconde sçavoit bien que tous les lauriers de ce Prince ne faisoient que grossir le sacrifice qu'il luy offroit sans cesse. Un scrupule éternel de vertu combattoit sa joye secrette. Durant la campagne elle avoit souvent veu Madame de Bourbon. Elle se flatoit qu'en s'attachant à la femme de son amant & à la sœur de son mary, elle resisteroit mieux au penchant qui la dominoit. Monsieur de Bourbon vit à son re-

pour Madame d'Angoulesme & Madame d'Alencon. L'une comme une Princesse qu'il honoroit & qu'il respectoit; l'autre comme une maîtresse aimable, qui estoit l'ame de tous ses plaisirs.

Quelque confiance que le Roy prît en Monsieur de Bourbon, le repos de ses peuples luy sembloit bien plus précieux que l'esperance des conquestes qu'il se promettoit. Ainsi Monsieur de Longueville qui estoit prisonnier du Roy d'Angleterre, ne luy eut pas plutost fait scavoir que ce Prince avoit de la disposition à la paix, qu'il luy envoya un pouvoir de traiter. Elle fut conclue peu de jours après. La Princesse d'Angletterre fut le sceau de cette alliance. Le Roy la fit demander en mariage, & l'obtint. Ce bon Prince se flatoit d'avoir des fils. Il ne faisoit pas reflexion qu'il estoit extrêmement cassé, & qu'il ne pourroit les élever, quand mesme il seroit assez heureux pour en avoir. Si bien que leur minorité rejetteroit la France dans les trou-

troubles dont le regne de Charles VIII. ſon predeceſſeur luy fourniſſoit l'exemple.

Monſieur de Valois regarda ce mariage avec des yeux aſſez tranquilles, encore que les fils qui en pouvoient naître le duſſent priver du premier Royaume du monde. Le Roy le chargea d'aller recevoir la nouvelle Reine à Boulogne. Il s'y tranſporta avec la plus grande partie de la Cour. Cette Princeſſe éblouit les yeux du jeune Prince par ſon incomparable beauté. L'art & la nature s'eſtoient épuiſez en ſa faveur, & il luy ſembla qu'il n'avoit rien veu de ſi beau dans la Cour de France, fertile en beautez éclatantes. Elle eſtoit accompagnée de Milord Brandon Ambaſſadeur du Roy d'Angleterre. C'eſtoit le Favory de ce Prince; & l'on pouvoit dire qu'il eſtoit parmy les Anglois, ce que la Reine eſtoit à l'égard des autres femmes. Une grande triſteſſe le penetroit. Il aimoit la Reine dés ſes plus jeunes années. Il en eſtoit aimé, il l'alloit

perdre. Monſieur de Valois n'heſita pas à ſuivre ſes premiers tranſports. Il devint amoureux de la Reine. Toute occupée qu'elle eſtoit de Milord Brandon, elle trouva ce Prince infiniment aimable. Elle eſtoit un peu coquette; elle écouta volontiers l'un & l'autre. Dans cette diſpoſition elle arriva à Paris. Le Roy ſon époux devint luy meſme un de ſes amans. Le Carnaval ſe paſſa dans toutes les feſtes qu'on a coutume de celebrer au mariage des Rois.

Monſieur de Boiſy gouverneur de Monſieur de Valois, s'apperceut de la nouvelle paſſion de ce Prince pour la Reine. Il luy ſembla qu'il la menoit trop loin. Il alla le trouver. Songez-vous bien à ce que vous faites, luy dit-il, en aimant la Reine, & en cherchant avec empreſſement ſes faveurs? Vous jouez à vous donner un Roy. Sa Majeſté eſt ſur le bord du tombeau, & bien éloignée d'avoir un fils. Je le ſçay de ſes Medecins. Voulez-vous luy

en

en donner un, à qui la Couronne appartiendra. C'eſt acheter bien cher un plaiſir frivole. Soyez ſage, Monſieur, & prennez garde que la Reine le ſoit. On m'a dit qu'elle aime Milord Brandon. Cet Anglois eſt reſté à la Cour. Qu'y fait il ? Faites veiller ſur ſes actions. Monſieur de Valois profita de cet avis. Il alla trouver Monſieur de Bourbon. Il luy raconta tout ce qui ſe paſſoit. Ils firent venir de concert le Milord. Vous aimez la Reine, luy dit Monſieur de Valois ; je l'ay reconnu, mais je n'en abuſeray pas. N'eſperez rien d'elle pendant la vie du Roy. Je dois ſucceder à ce Prince. Je vous engage ma parole de vous la faire épouſer, auſſi-toſt que j'auray la Couronne ſur la teſte. Monſieur de Bourbon ſera mon garand. Le Milord promit au Prince tout ce qu'il voulut. On ne ſe fia point tant à ſa parole, qu'on ne mit des Dames auprés de la Reine, qui eſtoient autant de ſurveillantes. Madame de Valois trouva elle-meſme le moyen de coucher

cher avec la Reine, presque toutes les nuits que le Roy n'y couchoit pas.

La paix avec l'Angleterre mit le Roy en estat de s'attacher à la conqueste du Milanois. Quarante mille hommes y estoient destinez, & Monsieur de Bourbon devoit les commander. Tant de gloire ne pouvoit le rendre heureux, parce que son cœur ne l'estoit pas. Il estoit obligé de se contraindre sans cesse avec Madame d'Angoulesme; & bien qu'il ne luy témoignast rien qu'elle pût prendre pour de l'amour, il se reprochoit d'entretenir la sienne.

Madame d'Alençon, depuis que ce Prince tenoit cette conduite, jouissoit d'un entier repos du costé de Monsieur d'Alencon & de Madame d'Angoulesme : mais comme l'on est ingenieux à se faire des chagrins, elle reconnut bien tost que son cœur n'estoit pas tranquille. Les bien-faits de Madame d'Angoulesme lui déplurent. Ils avoient inspiré de la reconnoissance à Monsieur de Bourbon,

elle

elle craignit qu'ils ne luy donnassent de l'amour. Que scais-ie, disoit-elle, s'il feint veritablement. Peut-estre il aime Madame d'Angoulesme. Elle est encore belle; il ne est aimé. Il luy doit la grandeur où il est élevé. Un moment aprés elle faisoit reflexion sur la cause de ces mouvemens. Que me fait, disoit elle, l'amour qu'il peut avoir pour cette Princesse? Est-ce la jalousie qui me tourmente? Ah Dieu, serois-je assez malheureuse pour aimer jusques là Monsieur de Bourbon? Il estoit vray que la conduite de ce Prince, ses belles & glorieuses qualitez, la passion de sa mere, & le peu de merite de Monsieur d'Alencon avoient accru sa flâme, sans mesme qu'elle y eut pensé. Elle voulut combattre en vain des sentimens honteux pour elle, & avantageux pour le Prince: ils se trouverent assez forts pour troubler son repos. Elle ne put s'empescher de les faire paroitre à Monsieur de Bourbon la premiere fois qu'elle le vit chez Madame de Vendosme. Qu'entre-

trevois-je, Madame, s'écria le Prince? Vous semblez condamner la complaisance que j'ay pour Madame d'Angoulesme. Oubliez-vous que c'est vous mesme qui me l'avez ordonné? Vous vous estes facilement resolu à m'obeïr, répondit Madame d'Alençon, & vous avez dû en estre assez content. Moy satisfait Madame, reprit Monsieur de Bourbon! ah ç'a esté seulement de suivre vos ordres. Mais pourquoy apporray-je des raisons où les actions peuvent parler? Je ne la verray de mes jours Qu'il me sera aisé de le faire! Voulez-vous que je lui remette les bienfaits dont elle m'a comblé malgré moy, & qui me sont odieux de sa main? Non, luy dit Madame d'Alençon, voyez la; mais voyez-la, comme une amie. Elle espere que vous l'aimerez: detrompez l'en, ditez-luy que vous ne la pouvez aimer. Ah, Madame, interrompit Monsieur de Bourbon, ne vaut-il pas bien mieux ne point avoir avec elle une explication qui me convient si peu, & qui.....

Vous

Vous ne l'aimez pas, Monsieur, luy répondit la Princesse, mais à ce que je vois vous la ménagez Vous estes le maistre de faire ce dont je vous prie ; mais ne venez plus me vanter, ny votre feinte, ny votre amour : je scauray bien ce que vous en aurez fait. J'obeiray, Madame, s'écria le Prince, j'obeiray ; mais songez que je vais sortir du caractere d'un honneste homme, & que ma sincerité fera peut estre retomber sur vous... Ne vous en mettez point en peine, interrompit Madame d'Alençon, je ne vous l'imputeray pas. Ils parlerent encore quelque temps, & si la Princesse crut s'appercevoir qu'elle estoit seule aimée de Monsieur de Bourbon, ce Prince se flatta de n'estre point haï. Un enjouement agreable succeda à cette douce pensée. Ces deux personnes oublierent pour un moment la dureté de leur destin, qui les avoit séparées pour jamais l'un de l'autre. Elles songerent seulement qu'elles s'aimoient, & qu'elles méritoient d'estre aimées. Dés

Dés le soir mesme on joua chez Madame d'Angoulesme. Monsieur de Bourbon estoit aupres d'elle, & ils estoient assez loin du reste de la compagnie pour pouvoir parler sans estre entendus. Madame d'Alencon regardoit jouer Monsieur de Valois; mais ayant veu commencer la conversation entre Monsieur de Bourbon & Madame d'Angoulesme, elle les regardoit de temps en temps, se doutant bien de ce qui en faisoit le sujet. Je me scay bon gré, dit Madame d'Angoulesme à ce Prince, de vous avoir procuré les occasions de vous faire connoître. Sans cela la France eût ignoré qu'elle avoit en vous un heros & un liberateur. Je n'ay rien fait, Madame répondit Monsieur de Bourbon, que tout le monde n'eust fait en ma place. Je dois ces évenemens au bonheur, mais c'est à vous que je suis redevable de la confiance que le Roy m'a témoignée, & de l'honneur qu'il m'a procuré. Tout mon chagrin, Madame, est de n'avoir qu'une foible

& impuissante reconnoissance. Et pourquoy, reprit Madame d'Angoulesme, est elle foible cette reconnoissance, que vous pouvez avoir & vive & empressée ? Je l'appelle foible, Madame, répondit le Prince, parce qu'elle ne peut égaler vos bienfaits; mais du costé de mon cœur elle a une étenduë proportionnée aux graces que vous m'avez faitez. Si cela estoit, Monsieur, reprit Madame d'Angoulesme, nous serions quittes, & ie ne scay si je ne vous en devrois point de reste : mais expliquez-moy, je vous prie, les bornes de votre reconnoissance. Elle n'en a point, Madame, reprit-il, elle a ajouté au respect, à la soumission, & à l'estime que j'avois pour vous, une amitié, si j'ose me servir de ce mot avec vous, qui a toute la vivacité, le zele, & l'empressement que vous pouvez desirer. Quoy, interrompit la Princesse à demy irritée, vôtre cœur ne connoit-il pour moy qu'une amitié languissante & inanimée ? N'a-t-il rien senti auprés

de

de moy, que des sentimens qu'il auroit pris pour un Prince son bienfaiteur. Ah, Madame, répondit Monsieur de Bourbon, il n'y a point de Prince que j'honore & que j'aime autant que vous. Mon amitié .... Défaites-vous, luy dit elle toute transportée & achevant de perdre toute moderation, d'un mot qui m'offense. I'ay voulu de vous des sentimens plus vifs. J'en ay peut estre ressenty moy mesme, & votre seule ingratitude à pû vous aveugler jusques là, que vous ayez feint de n'en rien connoître. Non, Madame, luy dit le Prince, je ne me suis jamais flaté d'une pensée si temeraire : mais quand j'en aurois esté convaincu, suis-je le maistre de mon cœur? Si la raison inspiroit l'amour, je vous aurois adorée puis qu'il n'y a personne que j'aye plus de raison d'aimer que vous. Mais cette malheureuse liberté, qui naist avec nous, ne nous quitte pas à nôtre gré. Elle est aveugle & sourde. Elle se roidit contre la raison, elle est invincible,

ble, lors que ce n'eſt pas elle meſme qui travaille à ſe vaincre. Je ſuis né avec une eſpece de ferocité ennemie de l'amour, & ſoit que je la mépriſe, ou que je ne le connoiſſe pas, j'y ſuis inſenſible. Mais tout ce que le bon ſens, la beauté, le merite, l'élevation, peuvent donner de ſentimens avantageux outre l'amour, je le reſſens pour vous, Madame, & je feray conſiſter ma gloire à ſignaler ma reconnoiſſance. Et que pouvez vous faire, interrompit Madame d'Angouleſme ſi je ne veux que de l'amour? Mais, reprit-elle avec douceur, je vaincray cette fierté naturelle. Vous aimerez ſans doute..... Je vous en flaterois en vain, reprit durement le Prince; je dois mon cœur à Madame de Bourbon. Ma vertu m'a fait faire de grands efforts pour le luy donner. Cependant ie ſens bien quelle ne l'a pas. Jugez, Madame, ſi je puis vous le promettre. Ah! c'eſt pouſſer trop loin la fierté & l'inſolence, dit la Princeſſe; & je les meriteray ſi je les laiſſe ſans vangeance.

A-

Aprés ces mots elle se leva, rouge de honte & de colere, & passa dans un cabinet où Dona Leonora la suivit. Madame d'Alencon n'avoit pas perdu un seul de ses mouvemens. Quel triomphe pour elle! Elle pouvoit à peine se contenir. Monsieur de Bourbon s'approcha d'elle. Il remarqua sa joye. Son cœur en tressaillit. Que ie seray heureux, luy dit il tout bas, si sa colere retombe sur moy seul. Madame d'Alencon feignit de ne le pas entendre; mais en se levant, lors que le jeu fut finy: Elle ne tombera ny sur l'un ny sur l'autre, luy répondit-elle. Ces deux Amans passerent une heureuse nuit, Monsieur de Bourbon convaincu qu'il estoit aimé, Madame d'Alencon delivrée des tourmens de la jalousie.

Madame d'Angoulesme ne parut point le reste du soir. Des mouvemens de fureur & de haine l'agiterent avec une violence horrible. Elle meditoit un furieuse vangeance. Elle se repentoit de ses faveurs. L'amour succedoit

à

à toutes ſes reſolutions. Il les aneantiſſoit. Elle ſe flatoit de toucher un jour Monſieur de Bourbon. L'amitié, diſoit-elle, eſt l'avant-coureur de l'amour. Contentons nous de la ſienne. Aimons le. Pourra t-il reſiſter à ma tendreſſe ? Malheureuſe, reprenoit-elle, aimerois-je un ingrat qui m'a traitée ſi indignement ? Ne me ſouvient il plus de ma dignité, de ma vertu, ny de ma naiſſance? Souvent la paſſion qu'elle avoit cru voir à Monſieur de Bourbon pour ſa fille, faiſoit croître ſa colere. Peut-eſtre ces deux Amans me trompent-ils, diſoit elle. Ah, ſi j'en pouvois eſtre inſtruite! Elle envoya querir Monſieur de Bonnivet pour s'en informer. Ce Seigneur avoit eſté occupé depuis quelques mois de ſon mariage. Il avoit épouſé Mademoiſelle de Crevecœur, l'une des plus riches heritieres de Picardie : mais ce qu'il devoit à ſon épouſe ne put dégager ſon cœur d'un paſſion violente. Il aima Madame d'Alençon encore aprés ſon mariage. Je

ne

ne ſçay que vous répondre, dit il à Madame d'Angouleſme : Madame d'Alençon me fuit & me mépriſe ; mais Monſieur de Bourbon ne la voit point. Ie les examineray de plus prés. Ils ne peuvent long temps tromper un Amant jaloux & malheureux.

Cependant le Roy tomba malade. On diſoit que ſon amour pour la Reine luy en avoit fait donner des preuves qui s'accommodoient mal avec ſa foibleſſe & ſon âge. Son mal s'irrita par les remedes. Au huitiéme jour on deſeſpera de ſa vie. Il envoya querir Monſieur & Madame de Valois. Il leur recommanda la Reine, & les pria de ménager les peuples ſur leſquels ils alloient regner. Il les embraſſa l'un & l'autre, & les fit retirer. Le lendemain il mourut dans la reputation du meilleur & du plus grand de tous les Rois.

Monſieur de Bonnivet alla ſaluër le premier Monſieur de Valois comme Roy, & toute la Cour ſuivit ſon exemple. Le nouveau

Roy

Roy fut sacré peu de jours aprés à Reims avec la Reine, sous le nom de François Premier. Les peuples accompagnerent son élevation d'acclamations & de souhaits heureux. Il ne s'occupa d'abord qu'à élever ses amis. Il érigea la Comté d'Angoulesme en Duché en faveur de Madame d'Angoulesme, & déclara qu'il souhaitoit qu'on l'appellast seulement Madame, comme les filles de France. Il donna à Monsieur de Boisy la Charge de grand Maistre de France; celle d'Amiral à Monsieur de Bonnivet, celle de Chancelier à Monsieur du Prat. Il ne pouvoit agrandir Monsieur de Bourbon, élevé par luy-mesme à tant de dignitez; mais il crea son frere Duc de Chastelleraut, & Monsieur de Vendosme son cousin eut aussi sa terre de Vendosme érigée en Duché & Pairie.

La faveur de Monsieur de Bonnivet surprit toute la France. On n'avoit jamais veu la Charge d'Amiral de France, la seconde du Royaume, conferée à un jeune

homme de vingt-deux ans, mais son bonheur n'en resta pas là. Le Roy l'honora de sa plus étroite confiance : il suivoit aveuglement ses conseils. Le nouvel Admiral alla prendre possession de sa Charge à l'Amirauté. Le Roy & toute la Cour y assisterent. Poyet celebre Avocat fit le Panegyrique de l'Amiral. Il l'éleva au dessus de tous les Heros de l'antiquité. Monsieur de Bourbon vit avec douleur le credit de son rival & de son ennemy. Madame d'Alençon n'en fut guere moins affligée. Le reste de la Cour ploya sous sa nouvelle puissance, & Madame elle mesme qui veritablement recevoit de luy plusieurs marques de respect & de confiance. La Cour étoit chez la Reine un soir que le Roy estoit enfermé avec l'Amiral. La conversation tomba sur ce dernier. Il ne peut plus rien attendre de la liberalité du Roy, dit Madame de Vendosme ; il luy à donné tout d'un coup la plus belle Charge qu'il y ait dans l'épée. Vous oubliez, répondit Madame d'Alençon, que

que celle de Conneſtable eſt infiniment au deſſus. Il eſt vray, dit Madame, mais elle ne ſubſiſte plus, & c'eſt avec bien de la juſtice. Les Rois, pour ainſi dire, ſe donnent des compagnons en faiſant un Conneſtable. Louis XI. en penſa reſſentir une funeſte experience. Il avoit donné l'épée au Comte de S. Paul. Ce Comte devint ſi puiſſant, qu'il fit la guerre à ſon maître. Il ſe deffendit contre le Roy d'Angleterre & contre le Duc de Bourgogne, & ce ne fut que par le concours de ces trois puiſſances qu'il fut livré au Roy, qui luy fit trancher la teſte. Cet exemple à fait peur aux Rois ſes ſucceſſeurs, & depuis nous n'avons point veu de Conneſtable. Je ne penſe pas que le Roy rétabliſſe cette Charge, dit Monſieur de Chaſtelleraut, en ſe mêlant en la converſation, ou il faudroit pour cela qu'il ſe trouvaſt une perſonne d'un merite aſſez grand, & d'une fidelité ſi inviolable, que le Roy en fut pleinement convaincu. Quand meſme cela ſe trouveroit,

reprit Madame, il ne s'y exposeroit pas.

La Reine aimoit assez le jeu. Elle proposa d'en faire un. Madame l'accepta, & s'associa avec Monsieur de Bourbon. Chacun chercha aussi un associé, afin que tout le monde fust interessé au jeu, qui estoit fort gros. Madame d'Alençon s'associa avec Monsieur le Grand maitre; mais je ne sçay sous quel pretexte elle s'éloigna de la table, & s'assit seule dans un fauteuil. Le Roy peu de temps aprés sortit avec l'Amiral. Ce Prince étoit devenu amoureux de Madame de Chasteaubriant en voyant son portrait. C'étoit une Comtesse Bretonne, belle en perfection, mais possedée par le plus jaloux de tous les hommes. On l'avoit prié de faire venir sa femme à la Cour. Il l'avoit refusé opiniatrement. L'Amiral avoit trouvé un secret de la faire venir. Il quitta le Roy pour l'aller mettre en usage. Le Roy joignit toute l'assemblée, & se plaignit en riant qu'on eust fait la partie sans luy,

& voyant Madame d'Alençon seule, il alla la joindre. Nous sommes donc les deux seuls qui ne jouons point, luy dit-il en badinant. Si vous vouliez, luy répondit-elle à demi bas, nous jouerions ensemble; mais j'ay peur que je ne vouluſſe jouer trop gros jeu. Il ſemble que vous parliez ſerieuſement, luy dit le Roy ſur le meſme ton; je vous promets de jouer ce que vous voudrez. Voudriez-vous bien, luy dit-elle à l'oreille, jouer la charge de Conneſtable? Le Roy reſta ſurpris, & ne dit mot quelque temps. Tout d'un coup il reprit la parole en riant, & luy dit: Mais que jouerez-vous contre? Un redoublement d'amitié, répondit la Princeſſe, qui me fera regarder dans mon Roy le meilleur de tous les freres. Si je gagnois, reprit le Roy, vous ne trouveriez pas vôtre compte; c'eſt pourquoy il vaut mieux que nous perdions tous deux. Donnez moy un baiſer pour gage de cette augmentation d'amitié, & je vous donne la charge de Conneſtable. En meſme

temps il embrassa sa Sœur. Je sçay pour qui c'est, poursuivit il; envoyez le moy demain matin: mais gardez le secret l'un & l'autre, & soyez sages, ajouta t-il en riant. Ah Monsieur, répondit Madame d'Alençon, n'allez rien imaginer contre ce que vous me devez. Je vous jure que c'est la premiere faveur qu'il ait receuë de moy. Il aura un assez beau destin, reprit le Roy, si vous luy en accordez encore une ou deux de cette nature.

Le Roy & Madame d'Alençon rejoignirent la compagnie. Cette Princesse la quitta peu de temps aprés, pour ne pas laisser voir toute la joye qui l'occupoit. Madame de Vendosme ne jouoit pas. Elle s'en alla avec elle, & luy fit part de son secret. Elle en partagea la joye. Elles allerent chez Madame de Vendosme, où Madame d'Alençon écrivit ce billet à Monsieur de Bourbon.

Vous ne manquerez pas, Monsieur, de vous trouver demain au lever du Roi. J'en ai donné ma parole. J'ai honte quelquefois de songer que vous devez toute vôtre grandeur à une main ennemie.

Le lendemain le Roy manda dans sa chambre tout son Conseil, composé des Princes du sang & des grands Officiers de la Couronne. A peine estoit-il assemblé, que Monsieur de Bourbon arriva & se plaça à son rang. Peu de temps aprés le Roy entra dans son cabinet, & en sortit, tenant en sa main une épée enrichie de pierreries. Quelques-uns des Rois mes predecesseurs, dit ce Prince avec une majesté digne de son rang, n'ont pas rempli la dignité de Connestable. Je n'ose l'imputer à une politique basse & foible; je m'imagine plus facilement qu'ils n'ont pas rencontré un merite assez élevé, ou une experience assez consommée. Je croy avoir trouvé l'un & l'autre dans la per-

sonne de Monsieur de Bourbon. C'est à luy que j'ay confié l'épée de Connestable.

Le Roy finit son discours, & laissa tout son Conseil également surpris & confus. Car il ne l'avoit pas convoqué pour écouter ses avis, mois pour luy declarer sa volonté. L'Amiral sur tout fremissoit de rage. Le Roy presenta son épée à Monsieur de Bourbon. Il n'estoit guere moins étonné que les autres. Il la receut à genoux, & temoigna sa reconnoissance au Roy en des termes également forts & nobles. Un Heraut publia à haute vois, que Charles de Bourbon estoit Connestable : Tout le monde le felicita. L'Amiral luy mesme se vit forcé de luy faire une honnesteté. Madame apprit le choix du Roy par la bouche de l'Amiral, & en sentit un violent dépit. Ils coururent tous les deux trouver le Roy. Madame osa luy en faire des reproches, & des plaintes; mais il leur répondit d'une maniere qui leur imposa silence. Je prendray vos conseils,

seils, Madame, dit-il à sa mere, lors qu'il s'agira de regler ma maison, ou de pourvoir ma famille: mais pour gouverner mon Etat, je n'ay besoin de personne. Il les quitta assez durement. Madame reconnut alors qu'il ne s'agissoit plus d'user d'autorité avec luy; qu'il n'estoit plus ce Duc de Valois soumis à sa conduite, & qu'il ne falloit employer auprés de luy que l'adresse & la douceur. Cependant elle se ligua avec l'Amiral, pour nuire au Connestable; car elle croyoit que la haine avoit succedé à l'amour, & elle se trompoit d'autant plus, que cette haine estoit la marque infaillible de sa tendresse.

Le Connestable alla le jour mesme chez Madame de Vendosme, & y trouva Madame d'Alençon. Il se jetta à ses pieds touché de tendresse & de reconnoissance. N'estois-je pas assez attaché à vous, Madame, luy dit-il, par les liens les plus forts? vous voulez que je devienne ingrat par un bienfait au dessus de la reconnoissance.

Hé bien, Madame, je le reçoy, je me plaindrois si j'estois redevable à ce point à tout autre que vous, mais il est juste que celuy qui ne vit que pour vous, ne tienne rien que de vous : Car ne croyez point que je tienne de Madame les honneurs qu'elle m'a procurez. C'est encore, à vous, Madame, que je les impute. C'est mon amour soumis & tendre qui m'a fait suivre vos ordres en les acceptant. Genereux Prince, répondit Madame d'Alençon, je vous dois quelque chose de plus précieux que les honneurs & les dignitez. Cette derniere estoit peut-estre la seule digne de vous. Je ne craindray plus les bienfaits de Madame. Je vous l'avoueray, j'ay eu la foiblesse d'apprehender qu'ils ne vous gagnassent. Nous combattrons desormais à armes égales. Voyez Madame, je vous l'ordonne. Regagnez ses bonnes graces. Il ne vous sera pas difficile, & je vous en tiendray compte. Monsieur de Bourbon fut transporté des bontez de cette Princesse,

& il prit sa main pour la baiser, mais elle la retira avec viteſſe. Si mes bontez, luy dit-elle, vous font oublier que je ſuis femme du Duc d'Alençon, ſcachez Monſieur, que je ſcauray vous en priver pour jamais. Le Conneſtable fut obligé de luy en demander pardon: elle promit de le voir le plus ſouvent qu'elle pourroit.

Madame d'Angouleſme fut ſurpriſe des ſoins du Conneſtable. Comme il eſt naturel de ſe flatter, elle crut que ce Prince luy rendroit un jour juſtice. Elle luy parla donc malgré tout ſon depit; mais elle lui trouva, encore ces termes reſervez qui ne ſortoient jamais du reſpect & de la reconnoiſſance. Cependant ſon penchant l'emporta. Elle ne put s'empeſcher d'aimer ce Prince, & de luy laiſſer voir qu'elle avoit oublié l'eſpece d'affront qu'il luy avoit fait.

Le Roy tint exactement parole au Milord Brandon. Lors que les premiers mois du deüil de la Rei-

ne doüairiere furent passez, il consentit qu'il l'épousast, & risqua par cette conduite à se brouiller avec le Roy d'Angleterre: mais le Milord fut plus heureux. Le Roy d'Angleterre approuva ce mariage lors qu'il fut fait. Il rappella en Angleterre sa sœur & son mary. Il l'avoit creé Duc de Suffolc. La Princesse son épouse ne perdit point le titre qu'elle avoit porté. On l'appella la Duchesse Reine.

Presque aussi tost le Roy se mit à la teste de son Armée, & marcha avec le Connestable à la conqueste de Milan. Qui eût pû resister à un jeune Prince passionné pour la gloire, suivi des plus braves soldats de l'Europe, & accompagné d'un General experimenté? Les François passerent par les Alpes dans une saison & par des chemins impraticables. Le Connestable par une intrigue heureusement conduite, conquit Genes. Les Suisses éprouverent la valeur du Roy à Marignan. Le Connestable y commandoit l'avantgarde;

ce

ce qui est la Principale & la plus honorable fonction de sa Charge. Qu'il parut grand dans cette bataille ! Les Francois croyoient marcher à la victoire en suivant ses ordres. Les Suisses furent battus sans resource. Le Milanois fut le prix de cet heureux succez. Le Roy ne crut pas pouvoir le confier en d'autres mains qu'en celles du Connestable. Il l'établit Vice-Roy, & revint à Paris goûter les fruits de sa conqueste entre les bras de la belle Comtesse de Chasteaubriant.

Cette nouvelle élevation importuna le Connestable. Il l'éloignoit de Madame d'Alençon. Au milieu de tant de lauriers il soupiroit pour elle. Son bonheur estoit de la voir ; il en estoit privé. Cette Princesse n'estoit guere plus tranquille que luy. L'Amiral avoit fait des efforts incroyables pour se vaincre sur la passion qu'elle luy avoit inspirée. L'inégalité de leur naissance, sa vertu, ses mépris, au lieu de l'abbatre l'avoient irrité. Depuis l'absence du

Con-

Connestable, il ne la quittoit presque jamais. Il avoit mesme fait en quelque maniere le Roy son confident. Ce Prince avoit témoigné à sa sœur, qu'elle ne luy feroit pas plaisir de le brusquer à tout propos, comme elle faisoit auparavant.

Monsieur le grand Maistre pour qui le Roy conservoit de grands égards, estoit mort depuis peu : l'Amiral estoit resté le seul favory. Sa puissance ne connoissoit point de bornes, d'autant plus qu'il s'estoit joint étroitement avec Madame & Madame de Chasteaubriant. Il estoit un jour à la chasse éloigné de son équipage & suivi seulement de deux Gentilhommes, lors qu'il apperceut un courier. Il le reconnut aussi-tost pour estre au Connestable; c'estoit heureusement un des espions qu'il avoit mis auprés de ce Prince. Il sceut de luy qu'il estoit chargé de trois paquets. L'Amiral ouvrit sa valise; il en trouva un pour le Roy, le second pour Madame la connestable, le troisie-

me-

me s'adresloit à Madame de Vendosme. Il crut que ce troisiéme pouvoit l'éclaircir de ce qu'il souhaitoit avec tant de passion. Il retourna à Paris à toutes brides. Lors qu'il fut arrivé chez luy avec le courier, il decacheta ce troisiéme paquet. Il trouva dedans deux Letttes. Une sans adresse, & une pour Madame de Vendosme. Il commença par cette derniere.

Ouï, Madame, les momens que j'ay passez avec vous m'ont plu davange que la dignité où l'on m'a élevé. Je les regrette tous les jours, & ma douleur est de ne sçavoir quand je les pourray retrouver. Ie ne sçay si l'on me rend cette justice. On le doit. Vous aurez la bonté de rendre a cette aimable personne la Lettre que j'ay jointe à la vôtre. Ah, Madame, si vous pouviez l'engager à me faire response, que je vous aurois d'obligations. Cela seroit capable de charmer la dureté de mon exil. C'est, Madame, &c....

L'A-

l'Amiral extrêmement ému ouvrit l'autre Lettre avec une promptitude extraordinaire. Il y trouva ces mots : *Ne craignez-vous point, Madame, d'outrer la vertu Voila la troisiéme Lettre que je vous écris, & vous perseverez dans un cruel silence ne desesperez pas, Madame, un malheureux qui ne peut plus vivre sans avoir quelque liaison avec vous. Lors que j'estois à la Cour il falloit que je vecusse dans une contrainte éternelle. Mes yeux, mes paroles estoient composées. J'affectois jusqu'a mes demarches; mais enfin je vous voyois. C'en estoit assez, Madame; ce plaisir seul me faisoit oublier tous mes malheurs. Je ne songeois en vous voyant, à rien autre chose non que je vous aimois. Quelquefois vous témoigniez estre sensible à ma douleur, mais à present je me trouve dans un autre Royaume, sans amis, sans consolation. Hé quoy, trouvez vous qu'il soit plus criminel d'écrire que de parler? Je ne vous demande pas des paroles flateuses & tendres. Ne m'écrivez que ce que vous me diriez. Que je voye que vous songez à moy. Mais helas!*

las ! il n'en eſt peut-eſtre rien. M'auriez vous oublié, Ie n'eſtimeray plus ni la vie ni les grandeurs, ſi je ſuis tombé dans cette effroyable diſgrace.

L'Admiral ne ſe trouva gueres plus ſçavant par la lecture de ces deux Lettres. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoupçonnaſt la vérité, mais il n'en eſtoit pas convaincu. Cependant comme tout convenoit aſſez à Madame d'Alençon, il alla trouver Madame, & luy communiqua ces deux lettres. Cette Princeſſe fut de ſon ſentiment; mais pour s'en aſſurer davantage ils récacheterent ces Lettres avec beaucoup d'adreſſe, & les rendirent au Courier qui avoit ordre d'en apporter la réponſe au Conneſtable. Ils le chargerent de la leur montrer auparavant. En effet, deux jours aprés il leur remit une Lettre de Madame de Vendoſme, qui en contenoit une autre. Quel fut l'étonnement de Madame, & de l'Amiral, lors que l'écriture de Madame d'Alençon frap-

frappa leurs yeux ! Ce fut un coup de foudre pour tous les deux. Enfin l'Amiral y trouva ce peu de mots.

Ie ne sçay, Monsieur, pourquoy vous me pressez tant de vous écrire. Vôtre vertu est bien relâchée, si vous trouvez la mienne rigide. Vous m'avez, ce me semble, assez fait faire de choses contre la severité que je m'estois imposée. Sçachez que je me les reproche tous les jours. Ne vous attendez point de recevoir de moy regulierement des Lettres. Cela est inutile, & je ne sçaurois m'y resoudre. Ne croyez pas que je vous oublie jamais. Ie serois peut-estre plus heureuse si je le pouvois faire. Ie vous en dis trop. Que seroit ce si j'allois vous mander que je crains moi mesme que vous ne m'oubliez?

Ils recacheterent ces Lettres avec la mesme adresse, & renvoyerent le Courier, à qui ils donnerent

rent une grosse somme d'argent pour recompenser sa trahison, & pour l'exciter à de nouvelles. Ils resterent tous les deux dans l'estat du monde le plus terrible. La jalousie, la colere, le dépit, la fierté les tourmenterent de la plus horrible maniere de monde. Toutes ces passions aboutirent à une resolution de se vanger du Connestable, qu'ils jurerent l'un & l'autre avec des sermens proportionnez à leur fureur.

Madame d'Alençon en essuya les premiers transports. Madame la traita avec la derniere dureté. Elle inspira à Monsieur d'Alençon des sentimens injustes. Il renouvella ses premieres brutalitez. Mais la Princesse s'en estant plainte au Roy en des termes extrêmement forts, il en fit une aigre reprimande à Monsieur d'Alençon, esprit timide & irresolu, qui luy obeît aveuglément. Ainsi Madame & l'Amiral tournerent toute leur vangeance contre le Connestable.

Ils projetterent sa disgrace avec Ma-

Madame de Châteaubriant, en luy promettant la Viceroyauté de Milan pour le Vicomte de Lautrec son frere. Le Chancelier agit aussi de concert avec eux. Tous ensemble detournerent les fonds & les munitions destinées pour le Milanois. La Duché estoit menacée par l'Empereur Maximilien. Il avoit mis soixante mille hommes sur pied pour la conquerir. Le Connestable crioit au secours. On le traitoit aupres du Roy de Prince timide. L'Empereur, disoit l'Amiral, est bien éloigné de penser à des conquestes, luy qui n'a jamais sceu conserver ses propres Etats.

Cependent l'Empereur descendit comme un foudre dans le Milanois. Les ennemis du Connestable l'apprirent avec joye, croyant qu'il alloit succomber. Il les trompa glorieusement. Ce grand Prince mit en usage toute sa valeur & toute son adresse. Il maintint les soldats dans le devoir sans argent. Il resolut de perir sous les ruines de Milan. Sa resolution

tion étonna l'Empereur, qui ne vouloit que des conquestes aisées, Le Connestable luy débaucha une partie de ses troupes. Il remplit son cœur de soupçon & de défiance. Enfin il le reduisit à prendre honteusement la fuite. Son armée se débanda presque aussi-tost. Le Connestable demeura vainqueur sans avoir perdu un seul de ses soldats.

Ces nouvelles jetterent toute l'Europe dans un étonnement prodigieux. Le Connestable en devint l'admiration. La Cour de France fut celle qui luy en donna le moins. Madame, l'Amiral, Madame de Chateaubriant employerent tout leur esprit à diminuer sa gloire. Le Roy qui ne penetroit pas leur malice, entroit dans leurs sentimens.

Le Connestable ne fut point si aveuglé de son bonheur, qu'il ne reconnust la grandeur du peril qu'il avoit évité. Il ne se flatta pas d'un pareil succez pour l'avenir. Le refus qu'on avoit fait de le secourir, luy fit connoistre qu'on

on avoit formé le dessein de la laisser perir : ainsi en donnant avis au Roy du bonheur de ses armes, il luy demanda pour récompense qu'il luy envoyât un successeur. Madame de Chateaubriant embrassa avidement cette occasion. Elle demanda le Gouvernement de Milan pour Monsieur de Lautrec. Le Roy sans faire reflexion sur l'injustice qu'il alloit faire, le luy accorda, & envoya ordre au Connêtable de revenir à la Cour.

Il eut plus de joye de se rendre dans un lieu où il esperoit voir Madame d'Alençon, que de chagrin d'estre privé du premier Gouvernement de l'Europe. Il ne vit plus cette Princesse chez Madame de Vendosme. Madame d'Alençon avoit sceu de Dona Leonora que Madame estoit informée de l'intelligence que le Connestable entretenoit avec elle par le moyen de cette Princesse. Ils ne pouvoient penetrer comment elle l'avoit apprise : mais pour prevenir les suites de ce soupçon, ils convinrent qu'il se verroient chez Ma-

Madame de la Roche sur Yon. Madame de Vendosme répondit de sa fidelité & de son affection. Elle estoit sa cousine germaine & sa meilleure amie.

Cependant le Roy s'alienoit de jour en jour du Connestable. Sa mere, son favori, sa maîtresse, tout ce qu'il voyoit auprés de luy décrioit la conduite de ce Prince. Ils faisoient remarquer au Roy sa fierté, son train presque aussi superbe que celuy de sa Majesté : son credit auprés des gens de guerre, ses richesses immenses, la vaste étenduë de ses terres, & qu'il partageroit le Royaume, lors qu'il voudroit se soulever contre luy. Dans ce moment le Roy se repentoit d'avoir élevé si haut le Connestable.

Quelque temps aprés se fit cette celebre entreveuë des Rois de France & d'Angleterre, entre Ardres & Guines. Tous deux estoient jeunes, galans, magnifiques, accompagnez d'une Cour somptueuse. Ils goûterent tous les plaisirs que le luxe à introduits,

&

& que la volupté la plus fine peut inventer. Leur entrevuë se fit dans un Camp spacieux orné de plusieurs de tentes de drap d'or rempli de tout ce que l'œil peut imaginer de riche & de precieux. Les plus belles Dames des deux Cours relevoient ce superbe spectacle. Les Tournois, les festins, l'amour, la comedie, le jeu se succedoient les uns aux autres. C'estoit la l'empire des plaisirs & de la molesse.

Madame d'Alançon estoit peut estre le plus bel ornement de cette magnifique assemblée. Le Roy d'Angleterre fut ébloui de sa beauté, & l'on reconnut bientost que son cœur avoit esté touché par cette belle Duchesse. L'Amiral toûjours mépriſé n'en estoit pas moins amoureux. Il se lassa enfin d'une constance si inutile: & comme il n'avoit pas moins de hardiesse que d'amour, il resolut à quelque prix ce que fust, de satisfaire en mesme temps sa passion & sa vangeance. Ni la vertu ni le devoir ne furent capa-

pables de le retenir. Il forma ce projet avant l'entreveuë des deux Rois, & l'executa d'une maniere à laisser douter, s'il avoit plus d'esprit que d'impudence. Le Camp Royal estoit entre Ardres & Guisnes. La premiere de ces deux Villes, estoit au Roy, la seconde au Roy d'Angleterre. On passoit le jour dans le Champ, mais le soir la Cour de France se retiroit à Ardres, celle d'Angleterre à Guisnes. Le Roy avoit chargé l'Amiral de pourvoir aux logemens de la Cour. Il l'avoit fait d'une maniere qui ne pouvoit estre mieux entenduë, & il y avoit trouvé une occasion favorable à son dessein. L'appartment de Monsieur d'Alencon avoit deux étages. Ce Prince devoit avoir le second, Madame d'Alençon devoit occuper le premier, où il avoit deux chambres seulement; la premiere pour les filles d'honneur de la Duchesse, la seconde pour elle mesme. Or dans la chambre de cette Princesse l'Amiral avoit fait à costé du lit une trappe qui se voyoit d'autant moins;

que la chambre estoit boisée & parquetée. Cette trappe donnoit dans l'appartement de l'Amiral. Il avoit eu soin qu'elle s'ouvrit sans faire aucun bruit.

Il resolut d'entrer la nuit dans la chambre de Madame d'Alençon par cette trappe, & d'employer la violence mesme pour satisfaire un amour, parvenuë jusqu'à la fureur. Toute la précaution qu'il prit au milieu de son emportement, fut d'engager Brion & Rochepot, deux de ses amis, d'enyvrer ce jour-là Monsieur d'Alençon jusqu'à luy ôter la raison. Il fut exactement obeï. On emporta le Duc yvre mort dans son lit. Madame d'Alençon joua chez la Reine jusqu'à minuit. A cette heure là elle se retira, & s'estant couchée ses filles sortirent de sa chambre. Elle s'endormit profondement. L'Amiral sortit de chez la Reine en mesme temps que Madame d'Alençon, & s'estant enfermé dans sa chambre, il écouta prés la trappe, jusqu'à ce qu'il entendit les filles de la Princesse qui

qui la quittoient. Alors il se deshabilla, prit une chemise parfumée, & une robe de chambre. En cet équipage d'homme à bonne fortune il ouvrit la trappe, & entra dans la chambre de *Madame* d'Alençon.

Malgré son intrepidité & la violence de sa passion, il se trouva saisi de frayeur sur le point d'achever son entrepriſe; mais rejettant bientoſt ces timides pensées, il quitta sa robe de chambre, & se coucha auprés de la Princesse. Elle s'éveilla au bruit qu'il fit; mais il acheva bien-toſt de l'éveiller par mille baisers pleins de flamme. Madame d'Alencon les recevoit, prévenuë que c'étoit Monsieur d'Alencon. Elle dit seulement: Quoy, c'eſt vous, Monsieur? L'Amiral répondit à demy bas, Oüi Madame. Mais quelque deguisement qu'il eût affecté, cette voix parut étrangere à la Princeſſe. *Comment*, luy dit elle, eſtes vous venu sans lumiere? (Il avoit accoutumé d'en apporter.) L'Amiral ne répondit rien à

cette nouvelle demande; mais il tâchoit d'avancer toujours ses affaires. Ce silence redoubla le soupçon de Madame d'Alençon: Elle repoussa l'Amiral, qui de son costé l'embrassoit assez fortement. Parlez, luy dit elle, en se levant à demy, Pourquoy vous taisez-vous? Les plus tendres caresses estoient toute la réponse de l'amant. Enfin elle se débarassa de ses bras, & se volut lever. Où voulez-vous fuir, Madame, luy dit l'Amiral? Songez combien il y a de temps que je meurs d'amour pour vous. Le moment est venu que vous devez ..... Insolent, luy dit la Duchesse, perds-tu la raison & l'honneur? As-tu oublié que je suis la sœur de ton Roy? L'amour, répondit l'Amiral, ne connoist point de dignitez, & il faut que je meure: ou que je vous possede. Meurs donc, répondist fierement la Princesse, car tu ne me possedera jamais. Ne faites point, luy dit-il, un éclat inutile. Personne ne scait que je suis icy. N'informez pas le public de vôtre

avan-

avanture. Je vous adore. Vous estes sure de mon respect & de ma discretion. Oh, reprit la Duchesse, tu n'auras rien dont tu puisses te vanter.

Alors veritablement il se commença une espece de combat entre ces deux personnes. L'Amiral avoit remarqué malgré toute sa resolution, qu'elle évitoit de faire du bruit. Profitant de cette remarque, il cessa de l'épargner, & la fit recoucher avec assez de violence. La Duchesse cessa à son tour de se contraindre. Elle estoit forte & vigoureuse, elle se deffendit avec les pieds & avec les mains. Ses ongles enfoncerent dans la chair tendre & delicate de l'Amiral. Elle luy fit cinq ou six égratignures au visage, & luy arracha mesme de la peau. Elle luy donna aussi des coups de poing d'une assez grande force. Enfin elle le mit tout en sang. Il s'arresta honteux de son destin, & las d'un combat inégal: car il n'estoit pas assez brutal pour frapper *Madame* d'Alençon. Bonnivet, luy

luy dit elle, tu t'y prends mal, On ne gagne les Dames que par le respect & la soumission. J'en ay eu trop longtemps inutilement, luy répondit-il, & en mesme temps il recommença à la tourmenter. La Princesse se sentit épuisée, & craignit de succomber. Alors elle appella ses filles à haute voix, & elle redoubla ses cris si frequemment, qu'elle les évilla. L'Amiral entendit du bruit, & vit bien qu'il se falloit sauver. Il gemit & soupira de rage; mais enfin il se hasta: il repassa par la trappe, & la referma.

Madame d'Alençon demeura dans une agitation extrême. Elle fit rester une de ses filles dans sa chambre, & dés le matin elle alla trouver le Roy. Elle se jetta à ses pieds, & luy demanda justice. Elle luy conta toute l'insolence de son favory: mais elle ne trouva pas un Prince bien sensible à son injure. Il l'embrassa veritablement avec tendresse: Que voulez-vous que je fasse, luy dit il, à un homme que l'amour rend ex-

extravageant ? C'eſt un effet de vôtre beauté. Croyez moy, il eſt aſſez puny. Luy trouverez-vous un ſuplice plus grand que la confuſion & le deſeſpoir?

Il eſt vray que l'Amiral eſtoit penetré des mouvemens d'une rage violente. Il ne ſortit point de quinze jours, parce qu'il luy fallut ce temps-là pour guerir les égratignures de ſon viſage. Le Roy fut aſſez malicieux pour l'aller voir. Qu'avez vous Amiral, luy dit-il, n'eſt-ce point quelque fortune amoureuſe ? L'Amiral reconnut au viſage du Roy, qu'il eſtoit informé de ſon action. Il ſe tut & rougit de honte. Ne ſoyez point faché de vôtre avanture, continua le Roy; il vous en auroit plus coûté ſi elle vous avoit mieux réuſſi.

La Cour retourna à Paris & l'inſolence de Bonnivet y fut bientoſt publiée. On s'étonna que la Roy eût juſques-là de l'indulgence pour ſon favory. Le Conneſtable l'apprit avec indignation. Il demanda à Madame d'Alençon permiſ-

sion de la vanger. J'y consentirois volontiers, reprit la Princesse, si ma reputation n'y estoit point interesses. Mais ce seroit l'exposer, & vous avez trop de consideration pour moy pour le faire.

La Connestable accoucha d'une fille à Chantelle. Le Connestable pria le Roy & la Reine de la tenir sur les fonds. Toute la Cour les suivit à Chantelle. On ne peut exprimer la magnifique & superbe reception que le Connestable fit à leurs Majestez. Il alla les recevoir suivi de deux mille Gentilshommes ses feudataires: habillez de velours & la chaîne d'or un col. Toute la Cour fut logée commodément à Chantelle. Tous les plaisirs qu'elle goûte à Paris s'y trouverent, & la table du Roy fut servie avec une proprieté, une delicatesse, & une magnificence incroyable. Le Connestable fit toute cette depense, regala tous les Courtisans de presens. Sa bonne humeur en inspiroit au reste de la Cour: mais le Roy avoit un secret depit de se voir éga-

égaler par un de ses Sujets. Madame & l'Amiral qui estoit parfaitement rentré en grace, empoisonnerent toutes ses actions. Le Roy se repentit de l'avoir fait si grand, & resolut de l'abaisser. Il commença à devenir plus froid à son égard, & il luy fit essuyer des mortifications qui eussent bientost fait quitter la Cour au Connestable, si Madame d'Alençon ne l'y eût retenu. Madame avoit engagé dans son party le Duc d'Alençon son gendre. Ce fut de luy qu'elle se servit pour chagriner le Connestable de la maniere du monde la plus sensible.

LE CONNESTABLE DE BOURBON.

TROISIEME PARTIE.

APRE'S la mort de l'Empereur Maximilien, le Roi & l'Archiduc Charles d'Autriche avoient prétendu à l'Empire. L'Archiduc ayant esté le plus heureux, fut élu par tous les Electeurs, & prit le nom de Charles Quint. Une guerre sanglante fut la suite de cette fameuse concurrence. Les deux Princes se mirent à la te-

reſte de leurs troupes, & reſolurent de décider leur querelle dans une bataille. Les Armées ſe trouverent en preſence prés de Valenciennes. Madame eſtoit au Camp avec le Roy, & ce fut ſur un theatre ſi celebre, que cette Princeſſe, qui croyoit hair le Conneſtable, reſolut de luy faire recevoir le plus ſanglant de tous les affronts. C'éſtoit un ordre auſſi ancien que la Monarchie, que les Conneſtables commandaſſent l'avant-garde aux batailles que le Roy donne en perſonne; & c'étoit la prerogative de leur Charge la plus glorieuſe & la plus eſſentielle. Madame ſuſcita Monſieur d'Alençon pour demander au Roy l'honneur de commander l'avant-garde. Il luy repreſenta qu'il avoit l'honneur d'eſtre ſon beau-frere, & le premier Prince de ſon ſang; qu'il ne ſe pouvoit reſoudre d'obeïr au Conneſtable, qui n'eſtoit que le ſecond; que ce n'eſtoit pas qu'il pretendit égaler ſon experience à la ſienne, mais qu'il auroit ſous luy le Mareſchal

de Châtillon, de l'habilité duquel sa Majesté ne doutoit point.

Le Roy eut quelque peine à faire une injustice si criante au Connestable; mais il fut tellement persecuté par Madame, qu'il envoya dire au Connestable, qu'il luy avoit destiné le commandement de l'arriere-garde, & qu'il le prioit de ceder de celuy de l'avant-garde à Monsieur d'Alençon. Ce fut Amiral qui porta cet ordre au Connestable, & qui eut le plaisir de luy voir ressentir la plus cruelle douleur du monde Il marcha sur le champ à la tente du Roy, & il demanda à sa Majesté avec une noble fierté, quelle marque de lâcheté elle avoit remarquée en luy, qui la portast à le priver de la principale fonction de sa Charge. Il luy remontra avec une éloquence soutenuë de toute la vivacité possible, que ce n'estoit point dans les Armées que le rang des Princes du sang estoit marqué; qu'à la Cour il se feroit un honneur de ceder le pas à Monsieur d'Alençon; qu'il sçavoit bien qu'un jour il pour-

pourroit estre son Roy ; & qu'alors il le serviroit avec la mesme soumission & la mesme fidelité qu'il servoit sa Majesté : mais qu'aujourd'hui on estoit dans un Camp, où l'on n'a de rangs que ceux des dignitez militaires ; qu'un Prince dans les Volontaires obeït à son Commandant, peut-estre sorti d'un sang obscur. Il supplia le Roy de se ressouvenir, que Monsieur d'Alençon n'avoit jamais fait cette difficulté, & qu'à la conqueste de Milan il avoit combattu sous ses ordres. Enfin il finit par une foule d'exemples semblables, qu'il racontoit au Roy avec une rapidité qui augmentoit la confusion de ce Prince.

Mais la force de ses raisons ne fit pas revenir le Roy. Il se contenta de luy répondre avec douceur, qu'il examineroit son droit en temps & lieu ; mais qu'il commençast par obeïr, & qu'il le vouloit ainsi. Le Connestable sortit desesperé, & ne put s'empescher de dire au Roy : Vôtre Majesté scait bien que je n'ay point brigué

l'honneur qu'elle m'a fait, & il me seroit moins sensible qu'elle m'otast l'épée de Connestable, que de me la laisser avec cette infamie. Il s'en retourna à son quartier. Là en presence des principaux Officiers il s'écria : Quelle cruauté qu'un si grand Roy se laisse gouverner par une femme qui n'a pas plus de justice que d'honneur ! Ce discours fut rapporté à Madame, & dés ce moment elle jura de le perdre. Il luy sembla qu'elle ne l'aimoit plus. Elle prit pour de la haine, la douleur qu'elle ressentit de se voir outragée dans une partie si sensible, par le seul Prince pour qui elle avoit negligé les loix severes de la plus exacte bien-seance.

La Bataille ne se donna point. Le Marechal de Châtillon manqua l'occasion de défaire sans ressource l'Empereur. Le Connestable receut la nouvelle que sa fille unique estoit morte, & que la Connestable estoit dangereusement malade d'une fausse couche. Il demanda permission au Roy de

Bal-

l'aller voir, & l'ayant obtenuë il prit la poſte pour Chantelle. Il arriva comme elle venoit d'expirer. Sa douleur fut proportionnée à la tendreſſe qu'elle avoit euë pour luy. Il ne l'avoit jamais aimée fortement, mais il en avoit uſé avec elle comme un parfaitement honneſte homme. Il avoit pour elle de la conſideration & de l'eſtime.

Il demeura deux mois à Chantelle dans l'affliction. Il revint en ſuite à Paris. Il luy ſembloit qu'il luy eſtoit plus permis d'aimer Madame d'Alençon. Il n'alloit plus chez ſon mary, mais il la voyoit chez Madame de la Roche ſur Yon. Il luy trouvoit une bonté & une vertu toûjours égale. Madame apprit d'abord aſſez indifferemment la mort de la Conneſtable. Dans la ſuite elle ſentit je ne ſçay pas quel mouvement qui luy parloit en faveur de ce Prince. Daignay-je encore penſer à cet ingrat, diſoit-elle en elle-meſme: il m'a mépriſée, il me hait: il m'a inſultée. Si j'y penſe, ce ne

doit

doit estre que pour m'en vanger : mais, reprenoit-elle, que voulois je d'un Prince vertueux, uni à une tres belle Princesse ? Pouvois je exiger que son amitié ? Il me l'avoit promise. S'il s'est emporté contre moy à quelque parole injurieuse, quelle horrible injustice luy ay je faite ? Il est libre à present. Il peut m'aimer. Malheureuse, continuoit-elle, je me flatte, je m'abuse. Le perfide, l'ingrat aime ma fille, je n'en suis que trop convaincue. Il n'importe ? Je sens trop bien que je l'adore, tout ingrat & tout perfide qu'il est. Je ne puis vivre heureuse sans luy, & il m'aimera lors que je seray sa femme. Il n'aimera plus Madame d'Alençon que comme sa fille. Je le posseder ay. Ie le verray toujours. Je peux l'épouser, je le veux. Il est ambitieux. Qu'importe quel motif le fera consentir à ma felicité.

Elle s'affermit dans cette resolution ; & plus elle l'examina, plus elle se persuada que le moment estoit venu qu'elle alloit goûter

une

une heureuse tranquilité. Elle chargea le Chancelier de parler au Connestable, & de le fonder sur ce mariage. Le Chancelier agit avec beaucoup d'adresse & de fidelité, encore qu'il fut ennemy du Connestable. Il alla les trouver. Il le mit insensiblement sur le chagrin qu'il avoit eu de la preference du Duc d'Alençon. Il en exagera l'injustice, & il luy dit, qu'il estoit le maistre de se le faire reparer: que non seulement il seroit rétably dans toutes les fonctions de sa Charge, mais encore qu'il pouvoit ajouter aux biens immenses qu'il possedoit déja, sept à huit cens mille livres de rente.

Le Connestable fut frappé de l'éclat de cette proposition. Il ne prévit pas où le Chancelier vouloit venir. Il le pressa de parler plus clairement. Alors le Chancelier luy proposa le mariage de Madame. Le cœur du Prince se souleva de courroux à cette proposition. Il répondit sans balancer, qu'il ne pensoit point à un second ma-

mariage. Le Chancelier insista. Le Prince luy repliqua avec dédain, qu'il ne parloit pas serieusement, & qu'il songeast que Madame autoit pû estre sa mere. Le Chancelier rendit réponse à Madame, & ne luy cacha rien du mépris que le Connestable avoit témoigné. Une conduite si outrageante ne fut pas capable de rebuter cette Princesse, & d'autant plus qu'elle croyoit avoir en main un moyen infaillible pour surmonter sa fierté. Charles premier Duc de Bourbon avoit eu deux enfans. Pierre Duc de Bourbon, & Marguerite. Pierre n'avoit eu qu'une fille unique, qui estoit la Connestable. Elle venoit de mourir sans enfans, & par consequent ceux de la Princesse Marguerite luy devoient succeder. Elle avoit épousé Philippe Duc de Savoye. Madame estoit restée seule de ce mariage; ainsi elle pretendoit devoir succeder à la Connestable aux Provinces de Bourbonnois, Foreſt, Beaujolois, Auvergne, & la Marche, que le Conne-

neſtable poſſedoit par ſon mariage avec la Conneſtable. Madame ſe flata qu'il conſentiroit bien plutoſt à l'épouſer, quelque repugnance que ſon cœur y eût, qu'à ſe voir dépouillé de la plus riche ſucceſſion de l'Europe. D'ailleurs elle y joignit un motif d'ambition capable de tenter le Prince le plus indifferent.

Le Conneſtable quelques jours aprés la viſite du Chancelier, alla chez Madame de la Roche ſur Yon, où il eſperoit voir Madame d'Alençon. Il montoit en caroſſe lors qu'un Page de Madame luy rendit un Lettre. L'empreſſement qu'il avoit de voir Madame d'Alençon, luy fit negliger de la lire. Il la mit dans ſa poche, & ſe haſta d'arriver chez la Princeſſe de la Roche ſur Yon, où en effet il trouva Madame d'Alençon. Madame de Vendoſme y eſtoit auſſi. On propoſa une promenade dans le jardin de Madame de la Roche ſur Yon, & elle fut acceptée de tout le monde. Ils ſe trouverent d'abord tous quatre enſemble,

&

& la conversation estoit generale; mais insensiblement Madame de Vendosme & Madame de la Roche sur Yon s'éloignerent. Le Connestable estoit seul avec Madame d'Alencon. Il y avoit longtemps qu'ils ne c'estoient veus. Ils s'instruisirent de beaucoup de choses. Mais que me direz vous, dit Madame d'Alencon, sur une nouvelle que j'appris hier de Monsieur de Trivulce: On dit que vous vous mariez. Le puis je faire, Madame, repondit le Connestable, tant que mon cœur sera engagé sous vos loix? Engage, reprit la Princesse! Je ne prétende point que vous soyez avec moy dans aucun engagement. Est-ce la seule raison qui vous détourne du mariage? Ie pourrois me faire un merite auprés de vous, Madame, repliqua le connestable; mais non, il est certain que je n'épouserois jamais Madame, quand mesme je n'adorerois pas la Princesse sa fille. Quoy, reprit Madame d'Alençon, c'est donc elle à qui l'on veut vous marier?

Le

Le Connestable luy raconta la dessus la conversation qu'il avoit euë avec le Chancelier, & mesme il luy parla de la Lettre qu'il avoit receuë d'un Page de Madame, en venant chez Madame de la Roche sur Yon. Madame d'Alencon le blâma de son peu de curiosité, d'un air qui luy fit connoitre combien cette indifference luy plaisoit: en suite elle luy demanda à voir cette Lettre. Il la luy donna toute cachetée. Elle l'ouvrit, & y lut ces paroles:

Il faut pour un moment que j'oublie ma naissance, ma sexe, & ma dignité; & que je vous parle à decouvert. Peut estre ma sincerité ne vous retirera pas de l'aveuglement qui vous a frappe; mais enfin je n'auray rien à me reprocher sur la destinée d'un Prince qui m'est cher. Ie vous aime, Monsieur. Quand je ne vous l'avouërois pas, vous en estes je pense trop convaincu. Les bienfaits & les disgraces que je vous ay procurées succes-

cessivement, vous l'ont assez persuadé. Les premiers exigeoient de vous une tendresse mutuelle; les autres tendoient à me vanger de vôtre insensibilité. L'amour estoit l'origine des uns & des autres. Malheureuse, je n'ay sçeu ni me faire aimer, ni vous haïr! Ne croyez pas que j'ignore vos sentimens. Vous ne m'aimez point. Peut-estre vous en aimez une autre. J'ay tâché de vous oublier. Vous ne sçauriés vous imaginer quels efforts j'ai fait sur moy même pour y reussir. Ma cruelle destinée à triomphé. Ie vous aime tout ingrat, tout prévenu que vous estes pour une autre. Des soupirs inutiles sont toute mon occupation. Placée, pour ainsi dire, sur le Trône avec un fils qui m'adore, non seulement je n'en puis goûter les plaisirs; mais encore je suis devorée par des souhaits, que vôtre dureté rend impossibles. J'espere encore, je puis vous flechir. Quel destin! Ie me flatte de vous espouser, quoy que je sçache que

vous

vous refusez ma main, & que j'entrevoye un sort affreux si je force vôtre inclination pour vous unir à moy. Mais quoy, demeureray-je à trente-sept ans, la proye du desespoir & de la douleur ? Il faut faire un dernier effort pour vous vaincre ; employer les attraits des plus flateuses promesses, & les horreurs des plus terribles menaces. Choisissez donc, Monsieur, de devenir le plus puissant ou le plus malheureux Prince de l'Europe. Je ne compte pour rien le present de mon cœur, parce que je sçay que vous ne l'estimez pas. Mon miroir me flatte en vain que je suis encore belle; vous me voyez sans doute avec des yeux differens. Mais je vous offre un million de rente, & la Lieutenance generale de l'Estat. Vous avez des droits sur la Provence ; j'en ay sur la Savoye. Ie ferai valoir les uns & les autres. Si vous joignez ces deux Provinces aux cinq dont vous jouissez, vous m'avouerez que vous

vous ne differerez que de nom, des autres Rois de l'Europe. Ces promesses s'accompliront avant nôtre mariage. Que si vôtre obstination est assez grande pour rejetter une fortune qui n'est point au dessous de vôtre cœur, tremblez au souvenir de la vangeance que je medite. Madame la Connestable estoit ma cousine germaine: elle est morte sans enfans. Ie suis son heritiere. Ne vous fiez ni à sa donation, ni à vos droits. Vous connoîtrez par une triste experience leur inutilité. Helas à quoy en suis-je reduite de menacer un Prince à qui j'ay sacrifié mon cœur? Quelle voye de se faire aimer! Ingrat rougissez en pour vous & pour moy. J'attent vôtre response. Ne me jettez pas dans un desespoir, qui vous sera aussi funeste qu'à moy.

Le Connestable entendit la lecture de cette Lettre avec beaucoup

coup de tranquillité ; mais on ne peut gueres exprimer tous les mouvemens que ressentit Madame d'Alençon en la lisant. La jalousie, la crainte, l'indignation, & la pitié se firent ressentir tour à tour dans son cœur. En voyant toute la tendresse de Madame, il luy sembloit que cette Princesse sçavoit trop bien aimer. Elle en redoutoit les suites. Tantost l'idée des grandeurs qu'elle luy offroit la glaçoit. Elle apprehendoit que le Connestable ne s'y laissast vaincre. Quelquefois la foiblesse de sa mere luy faisoit honte. Ensuite elle envisageoit le sort du Connestable s'il achevoit de l'irriter. Les menaces de Madame l'étonnoient. Elle plaignoit ce Prince infortuné ; mais elle n'auroit pû se resoudre à le voir plus heureux, par un himen qu'elle détestoit. Hé bien, Monsieur, ditelle au Connestable, resistez-vous à des offres si brillantes ? La Princesse pour qui je

soupire, répondit il, merite de plus grands sacrifices. Madame a du merite & de la naissance ; mais nous ne sommes pas nez l'un pour l'autre : son âge & le mien, son humeur & la mienne ne s'accordent pas. D'ailleurs je n'ay plus de cœur à luy donner. Il est .. .. Quoy, reprit Madame d'Alençon, vous voyez d'un œil si indifferent les grandeurs & les richesses? Je les estime autant que le doit un honneste homme, répondit le Connestable ; mais ce ne pourroit estre qu'avec vous. Le destin m'en a éloigné pour jamais. Je souhaiterois vous en pouvoir sacrifier de plus grandes. Ne craignez vous point, ajouta-t-elle, les menaces qu'elle vous fait ? Estes-vous si insensible à la misere ? Elle fait toute mon horreur, dit le Prince, & je mourrois si j'estois réduit au sort dont elle me menace; aprés avoir vescu, je l'ose dire, assez magnifiquement depuis

puis mon mariage : mais je croy en estre bien loin. Madame est la plus proche parente de Madame la Connestable, sans estre son heritiere. Nôtre Contract de mariage porte une donation reciproque, entre Mademoiselle de Bourbon & moy. Je sçay bien qu'elle estoit mineure ; mais la presence du Roy, de tous les Princes du sang, & de vingt Evêques qui ont tous signé ce Contract, la relevoit assez de la foiblesse de son âge. D'ailleurs sans cette donation, il y a toujours eu dans la maison de Bourbon une espece de loy Salique qui exclut les filles des grands fiefs. Feu mon pere passa avec le pere de Madame la Connestable, une substitution reciproque en faveur des masles, mesme les plus éloignez. J'estois en procez avec Mademoiselle de Bourbon lors que je l'épousay ; & le feu Roy avoit trouvé ma cause infaillible. Estes-vous bien

assuré de ce que vous me dites, reprit Madame d'Alençon ? J'en suis si certain, répondit le Prince, que les menaces de Madame ne m'ont pas causé la moindre alteration. Quoy, dit la Princesse, vous mépriſez ſi fort l'occaſion de vous aggrandir, & vous craignez ſi peu la vangeance de Madame. Non, répondit le Connestable, je n'ay point d'autre ambition que de vous aimer toute ma vie, & je brave ſa colere. Hé bien, reprit Madame d'Alençon, ſi vous voulez m'en convaincre, il faut que vous vous mariez. Moy, Madame, interrompit-il ? Que me dites vous ? Je ne puis vous cacher ma foibleſſe, toute avantageuſe qu'elle vous eſt, repliqua Madame d'Alençon : Je mourrois de douleur ſi vous aimiez Madame. Toſt ou tard vous ne pourrez luy reſiſter. Raſſurez-moy ; prenez une femme de ma main. Ah voulez vous, Madame, ajouta le Connestable

blé, que je ne puisse jamais envisager de bonheur & de joye! Hélas lors que vous n'estiez point engagée si vous fussiez restée dans le mesme estat, il me seroit permis aujourd'huy de vous posseder. Je ne puis me flater de ce bonheur; & vous voulez que j'aille y mettre un obstacle éternel en m'engageant encore; afin que si vous ne l'estiez plus, je restasse l'auteur de mon desespoir. Entrez un peu, *Madame*, dans ma pensée. Non, je n'y entreray point, Monsieur, dit la Duchesse avec une douceur charmante; elle n'est pas raisonnable. Je ne dois jamais penser au moment qui me doit separer de Monsieur d'Alençon. En un mot si vous m'aimez, & si vous voulez me plaire, vous ferez vôtre Cour à Madame Renée. Elle est sœur de la Reine; elle a infiniment de merite, & vous ne regretterez pas beaucoup les richesses de *Madame*, puisque cette Princesse outre

la dot des filles de France, aura le tiers du bien de la Reine Anne de Bretagne sa mere. Madame Renée estoit extrêmement laide. Vous n'aurez pas lieu d'estre jalouse : reprit en souriant le Connestable : mais enfin, ajouta-t-il, je vous obeiray. Je borne là toute ma felicité. Madame d'Alençon luy sceut extrêmement bon gré de cette soumission. Quelque temps aprés ils joignerent Madame de Vendosme & Madame de la Roche sur Yon, & la compagnie se separa.

Madame attendoit avec impatience la réponse du Connestable. Non seulement il ne luy en fit point, mais encore il alla souvent voir Madame Renée, & il affecta d'avoir pour elle tous les égards qu'on observe avec une Princesse qu'on veut épouser. Le Connestable ne prit pas des soins inutiles. Il estoit aussi aimable que grand & genereux Prince. Il plut infini-

niment à Madame Renée, & elle luy fit connoître qu'elle s'estimeroit heureuse avec luy.

On ne pouvoit guere avoir une conduite plus mépriſante pour Madame. Negliger de luy faire réponſe, rechercher une Princeſſe petite, laide, mal-faite, d'un bien infiniment au deſſous de la fortune qu'elle luy avoit offerte. Auſsi elle s'abandonna à toute la fureur, dont une femme deſeſperée peut eſtre capable. J'extermineray cet inſolent, s'écrioit-elle penetrée de rage; je vais le haïr comme un monſtre. Ce ſera un exemple redoutable d'une vangeance furieuſe. Ie ne ſonge à luy que pour l'avoir en horreur. Elle alla trouver le Roy tranſportée de cette fureur; elle luy raconta en peu de mots ce qu'elle avoit fait pour le Conneſtable: ſon fier & inſupportable mépris. Je m'en vangeray, luy dit-elle; je reconnoîtray que vous eſtes mon fils, à la maniere dont

vous servirez ma vangeance.

En mesme temps elle envoya querir le Chancelier & l'Amiral ses principaux confidens. Elle leur dit qu'elle abandonnoit le Connestable à leur haine; qu'elle le haissoit mille fois plus qu'eux; & qu'elle n'auroit jamais de repos qu'elle ne l'eut reduit à mourir de honte & de misere. Elle donna une joye sensible à ces deux hommes. Le Chancelier n'avoit pû pardonner au Connestable le refus qu'il luy avoit fait d'une grace qu'il luy avoit demandée, & l'Amiral poussé déja par sa furieuse jalousie, avoit d'ailleurs toujours regardé avec des yeux d'envie la fortune & le merite de ce Prince.

Dés le lendemain le Chancelier commença le procez contre le Connestable, pour la proprieté de la succession de la maison de Bourbon sous le nom de Madame. Ce Prince qui en effet

effet avoit de son costé un droit clair & évident, mépriſa ces vains efforts; & ſe repoſant ſur la juſtice d'une cauſe que tout le monde eût pû decider, il ſe reſolut de conclure ſon mariage avec Madame Renée.

Madame avoit préveu, qu'il porteroit juſques-là ſon mépris: auſsi avoit-elle obtenu du Roy à force de l'importuner, qu'il luy refuſeroit la Princeſſe. L'injure que le Roy alloit faire à un Prince du merite du Conneſtable, chagrinoit extrêmement ſa Majeſté. Elle ſe reſſouvenoit de l'amitié dont elle l'avoit honoré, & elle ſe reprochoit déja l'affront qu'elle luy avoit fait auprés de Valenciennes. Cependant comment refuſer une mere irritée, & qui portoit ſa colere juſqu'au dernier emportement.

Le Conneſtable vint demander au Roy Madame Renée en mariage, & ce Prince la luy refuſa le plus civilement qu'-

il put. Ce coup de foudre attera le Connestable, & il ne vit plus que malheurs & que chagrins arriver coup sur coup. Il alla voir ses Juges. Ils estoient tout gagnez par Madame. Elle y avoit sacrifié des richesses prodigieuses. Les honneurs, les charges, les promesses éclatantes, rien n'avoit esté épargné. Elle estoit sure d'eux, & ils annoncerent tacitement au Connestable, qu'il alloit estre dépouillé. En effet ils n'attendoient pour prononcer, que l'ordre de Madame. En mesme temps d'Amiral fit bâtir à Bonnivet un Chasteau d'un si grand exhaussement, qu'il sembloit plutost estre une forteresse qu'une maison de plaisir. Bonnivet estoit proche Châtelleraut qui appartenoit au Connestable. Ce Château commandoit celuy de ce Prince. C'estoit le plus insigne affront qu'un Prince put recevoir d'un Gentilhomme. Il acheva d'ac-

ca-

cabler le Connestable de la plus vive douleur.

Son sort effraya Madame d'Alençon. Elle le manda chez Madame de la Roche sur Yon. En quel abisme vous ay je precipité, Monsieur, luy dit elle? Epousez Madame. Pouvez-vous resister à l'autorité royalle qu'elle a usurpée? Que me proposez-vous, Madame, répondit tristement le Connestable! me croyez vous capable d'une pareille lâcheté? Ah il a esté un temps que par pitié pour sa foiblesse, j'eusse pû me faire cette épouvantable violence: mais ô Dieu à present, comment envisagerois je cette indigne Princesse? Elle est vôtre mere, Madame; je vous respecte jusques là de garder le silence à son égard. Quoy Monsieur, reprit la Princesse, je vais vous voir reduit à un sort qui m'étonne, & j'y auray contribué? Ah peut-estre si vous ne m'aviez point aimée, vous n'auriez pas

eu cette repugnance pour Madame. Je seray la cause de vôtre malheur. Je ne vous imputeray jamais, reprit le Connestable, que tout le bonheur de ma vie. Si mon destin vous fait pitié, je seray moins malheureux. Plaignez moy si vous m'aimez, & je seray moins à plaindre. Mais helas vous allez m'oublier. Mon absence va me bannir de vôtre cœur. Et où allez vous Prince, s'écria Madame d'Alençon les larmes aux yeux, où allez-vous? Je quitte, répondit-il, mon ingrate & infidelle patrie. Ie vais chercher ailleurs l'honneur & le bien qu'on m'a ravi. Eh quoy voudriez vous, qu'aprés avoir possedé cinq Provinces, l'heritage de mes Peres, je fusse reduit à mandier les graces d'un Prince, qui peut-estre me les refuseroit? Ou voulez-vous qu'on me voye encore paroître à la Cour Comte de Monpensier? Non, Madame, je ne dois,

plus

plus rester en France. Il faut aller chercher la mort dans les païs étrangers. Je l'y trouveray avec gloire. Heureux si elle ne me fait point trop attendre. Ainsi reprit Madame d'Alençon toute en pleurs, vous vous resolvez à me quitter pour jamais. Ce cruel souvenir me desespere, répondit le Connestable : mais quoy, ne souffririez-vous pas ma Princesse, de me voir malheureux ? Vous estes si bonne que cet indigne estat vous feroit de la peine : victime d'une furieuse Princesse, l'objet des mépris d'un favori insolent. Ah il faut se soustraire aux yeux des François accoutumez à me voir dans une autre posture. Ils furent encore long temps à se parler & à se plaindre. Enfin ils se separerent pleins de tristesse & de douleur. Il promit à la Princesse de luy écrire. Elle s'engagea de luy faire réponse. Un baiser fut le terme de leur conversation. C'estoit la

pre-

premiere faveur qu'elle luy avoit accordée. Leur cœur estoit si penetré, que ni l'un ni l'autre n'en goûta la douceur.

Madame d'Alençon avoit déja parlé au Roy pour le prier de faire rendre justice au Connestable; mais il luy avoit répondu qu'il se contentoit de ne point prendre de parti entre sa mere & ce Prince. Elle avoit promis au Connestable de faire le lendemain un dernier effort auprés du Roy, & de luy faire scavoir si elle avoit réussi. Elle luy tint exactement parole; mais le Roy la rebuta. Elle sentit vivement la dureté de ce Prince.

Le soir on joua chez la Reine, & le Connestable y alla. Tout le monde avoit les yeux tournez vers luy. On voyoit avec pitié ce Prince si puissant, & qui avoit si bien usé de sa grandeur, qui alloit estre reduit à une fortune déplorable. Pour luy il paroissoit immobile, & d'une

d'une tranquillité qui alloit jusques à l'indolence. Ses yeux estoient troublez, & sentoient le desespoir. Il fit pitié à Madame, toute irritée qu'elle estoit. Le Roy estoit entre elle & ce Prince. Elle luy fit signe de s'oster. Elles s'approcha du Connestable insensiblement, & parlant à demi bas, N'aurez-vous point pitié de vous mesme, luy dit-elle ? Quand tout le monde s'interesse à vôtre destinée, vous opposez-vous seul à vôtre bonheur ? Le Connestable qui révoit profondement jetta les yeux sur elle à ces paroles. Il affecta dans ce moment un regard tranquille, la marque du dernier mépris ; & sans luy répondre il se leva d'auprés d'elle, & sortit de la chambre de la Reine. Il rencontra en sortant les yeux de Madame d'Alençon trournez languissamment sur luy. Ils luy firent sentir doublement la rigueur de son infortune.

Dés

Dés le lendemain le Connestable partit de la Cour, & prit le chemin de Chantelle. Il n'avoit point d'autre dessein que de s'y disposer à faire le voyage de Hongrie, où il esperoit affronter la mort en tant d'occasions qu'il la rencontreroit glorieuse. Mais la fortune luy reservoit une autre destinée. Toute l'Europe avoit esté instruite de l'injustice que l'on faisoit à ce Prince. L'Empereur en avoit appris toutes les particularitez. Il avoit cru y découvrir une occasion de triompher du Roy, contre lequel depuis trois ans il avoit soûtenu une guerre douteuse. Cette occasion consistoit à attirer dans son parti le Connestable. Il ostoit au Roy le plus brave de ses Capitaines, & il l'acqueroit pour luy-mesme. Il fit partir le Comte de Rœux pour aller sonder le Connestable. Le Comte de Rœux estoit de la maison de Croï, & le plus adroit negociateur

teur de la Cour Imperiale. Il se dégüisa en paisan, & arriva à Chantelle peu de temps aprés le Connestable. Il demanda à luy parler, un jour qu'il se promenoit seul dans le jardin de son palais. Le Connestable trouva la phisionomie de ce paisan au dessus de sa condition. Le Comte luy presenta une Lettre. Le Connestable la lût avec beaucoup de curiosité.

Je croirois, Monsieur, manquer à ce qui je dois au merite d'un Prince plus recommandable par sa vertu que par sa naissance; si dans le tems qu'on le persecute dans sa patrie avec tant d'injustice & de cruauté, je ne luy offrois pas une retraite assurée dans mes Etats. Ie n'ay point encore ressenti si vivement le plaisir d'estre né possesseur des plus riches Etats de l'Europe, qu'aujourdhuy que ma puissance peut estre utile

à

à un Prince opprimé. Laquelle est-ce, Monsieur, de la valeur, de la conduite, de la generosité, de ce fonds d'honneur inépuisable, qui vous ont attiré les disgraces d'une Cour ingrate ? Il ne tiendra pas à moy, que vous n'en preniez ma vangeance proportionnée à l'offence qu'ils vous ont faite. Vôtre seul interest me fait parler. Vous pouvez ajouter une entiere confiance à celuy qui vous rendra cette Lettre. C'est le Comte de Rœux premier Gentilhomme de ma Chambre. Quelque chose qu'il arreste avec vous, je le ratifierai, du moment qu'il me sera presenté. Je lui ay donné un plein pouvoir. C'est la moindre marque que je vous puis donner, de la consideration que j'ay pour vous.

CHARLES.

Le

Le Connestable fut surpris de la generosité de l'Empereur. Il fit loger Monsieur de Rœux dans une chambre qui joignoit la sienne, & il eut avec luy de longs & de frequens entretiens. D'abord il rejetta fortement la proposition qu'on luy fit de prendre les armes contre son Roy. Le nom de rebelle luy fit peur : mais les raisons de Monsieur de Rœux, & les magnifiques promesses qu'on luy fit, leverent ses scrupules. Ne regardez plus, luy dit Monsieur de Rœux, le Roy de France comme vôtre Souverain. On vous mettra en estat de devenir son égal. Est il donc deffendu de repousser la force par le force ? N'estes-vous point rassasie d'affronts & d'injures ? Pouvez-vous abandonner le bien de vos ayeux, & paroitre en Prince dépouillé, aprés avoir tenu dans le monde un rang proportionné à vôtre naissance ?

Ain-

Ainsi le Connestable se laissa vaincre. Jusques-là il n'avoit esté que malheureux ; il commença à devenir criminel : mais il estoit bien difficile de resister au desir de se vanger d'un Prince qui avoit favorisé l'injustice d'une mere aveugle. Sa vangeance estoit naturelle. On luy en avoit donné des sujets trop violens : la misere où on l'alloit réduire, ne luy representoit que d'affreuses idées. On luy offroit non seulement de l'en tirer, mais encore de luy faire porter une Couronne.

Le Connestable & Monsieur de Rœux firent donc un traité à Chantelle, par lequel ce Prince *s'engagea à prendre les armes contre le Roy, & à faire revolter les cinq Provinces qu'on luy vouloit ravir. Monsieur de Roeux au nom de l'Empereur, luy promettoit Eleonor d'Autriche soeur de ce Prince, & veuve du Roy de Portugal, en mariage. Il devoit*

voit luy donner la Comté de Bourgogne pour sa dot, avec les droits de l'Empereur sur la Duché. Le Connestable se chargeoit de la conquerir, d'autant plus facilement, que le Gouverneur de cette Province estoit sa creature. L'Empereur s'engageoit encore, de faire entrer cinq Armées en France, pour faciliter la revolte du Connestable. Une en Picardie commandée par le Roy d'Angleterre, qui y estoit obligé par un traité. Vne par les Païs bas, commandée par le Gouverneur de Flandres. La troisieme, par le Comté de Bourgogne. La quatriéme, par la Provence; & la cinquiéme, par le Roussillon. L'Empereur devoit commander cette derniere, & amener luy-mesme au Connestable la Reine de Portugal. Le jour des noces le nouvel Etat du Gounestable devoit estre erigé en Royaume, sous le nom de Royaume

de

de Bourgogne, en faveur de ce Prince ; & independamment d'aucune Puissance.

Le Connestable signa ce traité, déja flatté de sa prochaine grandeur. Il envoya en Espagne la Motte des Noyers, l'un de ses Gentilshommes, qui le fit ratifier à l'Empereur, & en suite luy rapporta. Il manda tout ses amis & tout ses vassaux sous pretexte de l'accompagner en Italie, ou le Roy marchoit à grandes journées ; mais en effet pour prendre les armes aussi-tost que ce Prince auroit passé les Alpes.

Le depart du Connestable de la Cour, avoit fait perdre cœur au peu d'amis qu'il avoit au Parlement, & Madame demandoit avec instance un Arrest de provision, qui dépouillast ce Prince. Le Roy donnoit à sa passion une partie de ce qu'elle souhaitoit,

&

& d'ailleurs estoit occupé par ses grands desseins. Monsieur de Lautrec avoit perdu l'an passé la Duché de Milan, autant par la faute de la Cour, que par la sienne. Le Roy bruloit du desir de la reconquerir, & estoit party pour se mettre à la teste de son Armée. Il estoit encore à Saint Pierre le Moutier, lors que deux Gentilshommes amis du Connestable, mais plus fidelles serviteurs de leur Roy, allerent luy decouvrir une partie de la conspiration. Le Roy frémit en les écoutant, cependant il ne conceut point contre le Connestable toute l'indignation que son crime meritoit, parce qu'il se reprochoit l'injustice qu'on luy avoit faite. Aussi au lieu d'écouter des conseils violens, le Roy prit le party d'aller luy mesme à Chantelle, où il trouva le Connestable. Ces deux Princes se parlerent avec toute la sincerité de leurs

leurs cœurs infiniment nobles & genereux. Le Roy avoua que le Connestable avoit sujet de se plaindre. Il en rejetta la faute sur Madame, & il luy promit de la maintenir dans ses biens & dans l'honneur de sa Charge. Le Connestable declara au Roy tout ce qu'il avoit fait, reconnut que la vangeance & le dépit l'avoient porté trop loin, & promit à sa Majesté une fidelité inviolable.

Le Connestable estoit indisposé. Il promit au Roy de le suivre en litiere. En effet, il partit un jour aprés. Il n'estoit qu'à deux lieuës de Chantelle, lors qu'un Courier luy apporta la nouvelle d'un Arrest du Parlement, qui ordonnoit le sequestre de ses biens. La honte d'estre dépouillé contre toute sorte de justice, & mesme contre la parole du Roy, le mirent dans un vray desespoir. Il retourna sur le champ à Chantelle. Son honneur combatit encore

son

son desespoir, & luy fit écrire cette Lettre au Roy.

Je suis devenu la victime de la fureur de Madame. Elle me chasse du bien de mes ayeux. L'autorité de vôtre Majesté appuye son injustice. Me voila reduit à l'impossibilité de paroître à vôtre cour, ni dans vos armées, puisque je ne puis plus m'y trouver en Prince de vôtre sang. Je m'abandonnerois à toute la violence d'un juste ressentiment, si je ne me ressouvenois des bontez de vôtre Majesté. Elle m'a promis d'opposer son autorité legitime à la puissance usurpée de Madame. I'ose luy demander l'execution de sa parole. Un Arrest du Conseil peut casser celuy du Parlement, & une abolition en forme peut faire oublier à toute l'Europe les suites du desespoir où l'on m'a jetté. Je

les attens de vôtre Majesté, & luy promets si elle me les accorde, plus de fidelité, s'il est possible, que je n'en avois, lors qu'elle m'esleva au comble de l'honneur & de la fortune. Que vôtre Majesté ne desespere pas un Prince qu'elle a jugé autrefois digne de son amitié, & qui ne l'a perdue que pour avoir esté accablé par une passion également injuste & impetueuse.

Cette Lettre fut extrêmement inutile : car le Connestable, n'eut pas plûtost repris le chemin de Chantelle, que des espions de Madame & de l'Amiral, coururent les en avertir. Alors ces deux furieux ennemis d'un Prince infortuné allerent assieger le Roy. Ils crierent que le Connestable estoit retourné à Chantelle pour commencer la guerre civille ; qu'il falloit étouffer ce monstre en sa naissance, qui accableroit sa Ma-

Majesté, si on luy laissoit prendre des forces. Le Roy avoit peine à prendre une resolution si violente: mais son Conseil estoit gagné par les ennemis du Connestable. On força, pour ainsi dire, ce bon Prince, à donner les derniers ordres pour la perte du Connestable. On fit partir le Mareschal de Chabannes à la teste de sept mille hommes; & usant d'une precipitation que l'on eût évitée à l'égard du moindre Sujet du Roy, on luy ordonna de s'assurer du Connestable, mort ou vif. Le Mareschal rencontra l'Evêque d'Autun, qui alloit porter au Roy la Lettre de ce Prince. On ne respecta ni son caractere, ni sa qualité. On l'arresta prisonnier. On luy fit les dernieres violences. Un homme de sa suitte courut en avertir le Connestable. Il s'enfuit aussi-tost de Chantelle, & dés la nuit suivante il prit, suivi du seul Pomperan, le chemin

de la Franche-Comté, & trompa par une extrême diligence la poursuite de ses ennemis.

Ainsi du faiste de la grandeur, où un Sujet peut estre élevé, le Connestable de Bourbon tomba tout d'un coup dans une espece de neant. Ses cinq Provinces furent saisies & confisquées. Ses amis envoyez au supplice. Sa maison razée. Son hôtel noté d'infamie. Enfin il fut privé de toutes ses dignitez.

Les malheurs de ce Prince tomboient par contre coup sur Madame d'Alençon; & pendant que Madame s'applaudissoit de sa cruelle vangeance, cette Princesse infortunée en ressentoit toute la violence. C'est moy, disoit-elle un jour à Madame de Vendosme, c'est moy qui ay attiré sur la teste de ce Prince ces épouvantables disgraces. S'il ne m'eût point aimée, il n'eût jamais refusé d'épouser Madame.

me. Quelle fortune luy estoit destinée, s'il eût vaincu sa repugnance ! Malheureuse, j'ay flatté sa passion. Que dis-je j'en ay ressenti une qui n'estoit ni plus innocente, ni moins vive que la sienne.

Monsieur de Bourbon, car depuis sa fuite il quitta le nom de Connestable, passa de Franche-Comté en Italie, & s'apperçut par tous les lieux qu'il traversa, que son malheur l'avoit prévenu. On luy fit un accueil glacé. L'Empereur s'estoit flatté que sa revolte diviseroit la France. Lors qu'il en reconnut l'inutilité, & que ce Prince ne trainoit aprés luy que son merite, il vint à le mépriser. Non seulement il differa son mariage avec la Reine de Portugal, mais encore il parut n'avoir pas une confiance entiere en luy. Il luy fit l'affront de luy associer au Generalat le Marquis de Pescaire & le Vice-Roy de Na-

ples Lanoy, dont le premier eſtoit ſans honneur, le ſecond ſans aucun merite.

Au milieu de la cruelle douleur que ce traitement luy cauſa, il ne put s'empeſcher d'eſtre occupé de Madame d'Alençon. Il ne ſçavoit de quel œil elle auroit veu ſa malheureuſe deſtinée. Il luy écrivit par Madame de Vendoſme. Il confia ſa Lettre à un homme fidelle, qui la porta à cette Princeſſe avec autant d'adreſſe que de danger. Ce fut par ſon canal que Madame d'Alençon la receut. Elle y trouva ce qui ſuit.

La fortune ne m'a rien laissé, Madame; elle m'a osté en un jour les plus grandes dignitez & les biens les plus considerables. Je ne sçai mesme si elle n'a point noirci ma reputation. Parmi tant de disgraces si j'occupe encore quelque place dans vôtre cœur, je ne puis m'estimer mal-heureux. J'ai tout sacrifié à cette flateuse pensée, & ce bonheur, si je le possede, me paroist si grand, qu'il me fera voir d'un œil tranquille, l'abîme d'infortunes où me precipite l'affreuse misere à laquelle on m'a reduit. Mais helas, que j'ai sujet de craindre les sentimens que vous peut inspirer le changement de ma fortune: le mepris a succedé aux plus magnifiques promesses. Je ne trouve par tout que de l'ingratitude & de l'injustice. Que deviendray-je si mes adversitez avoient

voient aussi refroidi ma Princesse? Rassurez-moi, je vous en conjure, contre ce cruel soupçon. Peut-estre trouverez vous qu'il vous offense: Ie le souhaite. Ce sera une marque de vôtre estime. Si vous me la conservez, je regarderai avec tranquillité toute l'horreur de mon destin. Quelle gloire en effet pour un Prince banni & depouillé, d'occuper quelque momens la plus aimable & la plus illustre Princesse de la terre. Ie songe cependant avec douleur, qu'il ne m'est rien resté pour meriter cet honneur, à moins que vous ne vous contentiez de mon cœur. Il n'a jamais esté si tendre, si respectueux, si rempli de la Princesse qu'il adore.

Ma

Madame d'Alençon fut touchée de cette Lettre. Elle fit beaucoup de difficulté de luy faire réponse: mais enfin elle la fit, & la mesme personne qui avoit apporté la Lettre de Monsieur de Bourbon, luy porta celle de Madame d'Alençon. Le Prince ressentit beaucoup de joye en la recevant, il l'ouvrit avec émotion.

Il est vrai, Monsieur, que je vous avois promis d'entretenir avec vous un commerce d'amitié lors que vous me parlastes du dessein que vous avez de quitter la Cour: mais je n'eusse osé prevoir l'obstacle invincible que vous y avez apporté. Vous avez pris les armes contre le Roy. Y avez-vous bien songé, Monsieur? Vous estes-vous souvenu qu'il estoit vôtre Souverain, & mon frere. Je ne puis plus vous écrire sans crime: je ne sçai mesme si les

pensées que je pourrois avoir en vôtre faveur seront permises. A quoi m'avez vous reduite, & où vous estes-vous reduit vous mesme? Vous me faites une injustice cruelle de vous imaginer que mon estime suive vôtre fortune. Il n'est point de condition où je puisse en manquer pour vous. L'abaissement où vôtre malheur vous a mis m'est plus sensible qu'à vous. C'est une pensee qui me desespere, que celle d'y avoir part en aucune maniere. Ie n'aurai point de joye plus parfaite que celle de contribuer à le faire finir. Vous n'avez pas du confondre le Roy avec Madame, & vous auriez du plus esperer de sa bonté, que des vaines promesses de ses ennemis. Je pense que vous y aurez un facile accez si vous souhaitez la sonder. Iusques-là dispensez-moi de recevoir vos Lettres. Vous n'en serez pas

sur-

surpris si vous voulez vous rendre justice. Mon devoir m'impose cette loi; mais ie me flatte que vous ne persisterez pas dans une rebellion qui obscurcit vôtre gloire, comme vous estes contraint de l'avouer. Je conserverai au fond de mon cœur les sentimens que j'ay pour un Prince qui m'est cher, jusqu'à ce que sa conduite m'ait rendu la liberté, de luy pouvoir temoigner sans scrupule mon estime & mon amitié.

Quelque raisonnable que fût la réponse de Madame d'Alençon, Monsieur de Bourbon ne la put goûter: mais les affaires dont il fut accablé, l'obligerent de suspendre pour un temps son chagrin. Le Roy avoit envoyé l'Amiral en Italie pour conquerir Milan. Monsieur de Bourbon auroit bien-tost triomphé de ce foible ennemi,

s'il eust eu luy seul le commandement de l'Armée de l'Empereur : mais Pescaire de Lanoy qui partageoient avec luy l'authorité, differerent longtemps la victoire. L'Amiral fut enfin vaincu à Biagrosso, & fuit honteusement devant Monsieur de Bourbon qui le poursuivoit penetré d'un violent desir de vangeance.

Ce Prince aprés cette victoire entra en Provence. Il eust mis la France à deux doigts de sa perte, si comme il le vouloit, il eust percé jusques à Lion, & de là fait revolter le Bourbonnois, où il estoit adoré. Mais l'Empereur n'agissoit que pour son propre interest. Moncade & Leve deux de ses sujets, avoient tout son secret. Ils forcerent Monsieur de Bourbon d'assieger Marseille. Le Roy eut le temps d'assembler une armée. Il força son ennemi de lever le siege. Il le suivit dans le Milanois. Il en conquit une par-

partie, & il assiega Pavie.

Monsieur de Bourbon n'oublia rien pour faire lever ce siege, & jamais il n'avoit parû si grand Capitaine. Il traversa la Lombardie avec une diligence incroyable. Il leva quatorze mille hommes en huit jours; il revint les joindre au reste de l'armée Imperiale. Enfin il alla presenter la bataille au Roy, qui l'accepta dans le parc de Pavie.

Il ne se pouvoit que Monsieur de Bourbon ne fust vainqueur. L'amour & la haine estoient jointes à son interest. L'Amiral estoit auprés du Roy. Monsieur de Bourbon vouloit delivrer Madame d'Alençon d'un amant insolent & importun, & il vouloit se venger d'un ennemi cruel & implacable. Rien ne put resister à la fureur de ce Prince irrité. L'armée Françoise fut taillée en pieces. Le Roy luy mesme fut pris prisonnier. M. de Bourbon chercha l'Amiral

&

& le trouva ; mais comme si ce Favori n'eust pas merité de recevoir la mort par les mains de ce grand Prince, il l'évita avec un trouble, causé par des mouvemens de crainte & de honte, & courut se precipiter au milieu des bataillons Allemans, où de plus indignes mains luy ôterent la vie. Monsieur de Bourbon le fit dépouiller, & rassasiant ses yeux d'un spectacle inhumain : Miserable, s'écria-t-il, Tu es cause de la perte de la France & de la mienne.

Le Roy fut transferé en Espagne par les ordres de l'Empereur, qui le laissa languir assez long-temps en prison, d'où il ne vouloit le laisser sortir qu'à des conditions honteuses, en sorte qu'il tomba malade. Madame d'Alençon l'ayant appris, obtint un passeport pour venir voir le Roy son frere. Elle se rendit à Madrid. Sa presence & la connoissance qu'elle

le avoit du temperament du Roy, ne servirent pas peu à sa gueri-son.

Monsieur de Bourbon apprit avec joye que Madame d'Alençon estoit à Madrid, & un rayon d'esperance luy parut pour la premiere fois. Monsieur d'Alençon avoit commandé l'arriere-garde à la bataille de Pavie; & au lieu de secourir le Roy, il avoit fui honteusement. Il estoit mort à Lyon de honte & de rage de sa lâcheté. Monsieur de Bourbon souhaitoit ardemment de voir Madame d'Alençon, & de la voir dans un estat où il luy seroit permis de l'aimer. Il s'embarqua à Genes, & arriva en peu de temps à Madrid, sous pretexte de venir discuter ses interests dans le traité qui s'alloit conclure entre l'Empereur & le Roy.

L'Espagne ne vit point sans admiration ce grand Prince qui faisoit le destin de l'Italie. On se souvint qu'il en avoit autre-

trefois chassé honteusement l'Empereur Maximilien, lors qu'il estoit à la teste des François, & que ces mesmes François y avoient esté vaincus lors qu'il s'estoit declaré contre eux. Il alla saluer l'Empereur & la Reine de Portugal. On n'oublia point à luy rendre tous les honneurs dûs à son merite. En effet, c'estoit à luy que l'Empereur estoit redevable du gain de la bataille de Pavie; & si Monsieur de Bourbon avoit souhaité de se vanger du Roy, les fers dont il avoit chargé ce Prince, suffisoient pour le satisfaire. Mais au travers des civilitez affectées de la Cour Imperiale, il reconnut qu'il y estoit à charge. On luy avoit les dernieres obligations, & on ne les avoit payées que par les plus cruelles injures.

L'Empereur acheva de signaler son ingratitude, en preparant ce Prince à ne point épouser la Reine de Portugal.

Je

Je vous en laisse le maistre, luy dit l'Empereur, mais le Roy de France est veuf de la Reine Claude : il demande cette Princesse en mariage. Ce sera le sceau du traité. On vous doit restituer toutes vos terres. Vous ne serez point obligé de retourner en France. Je m'acquitteray de ce que je vous dois, en vous donnant la Duché de Milan.

Monsieur de Bourbon connut toute l'infidelité de l'Empereur. Ce n'est pas qu'il ne fust ravi d'estre dispensé d'épouser la Reine de Portugal. Quand on la luy auroit accordée, il eust refusé cet honneur, depuis qu'il sçavoit que Madame d'Alençon estoit veuve. Mais cela ne l'empeschoit pas de reconnoistre la perfidie de l'Empereur, qui aprés avoir tiré de lui les services les plus importans, n'executoit aucun des articles du traité qu'il avoit fait avec luy ; & croyoit l'amuser de l'offre chi-

chimerique d'un Duché qui n'estoit point à l'Empereur, & qui estoit possedé par Sforce. Aussi conceut-il dés ce moment une haine violente contre l'Empereur. Elle devint d'autant plus grande, qu'il la luy fallut renfermer dans son cœur. Il attendit avec impatience l'occasion de s'en vanger. Elle n'estoit pas difficile à trouver. Il avoit laissé en Italie une armée victorieuse commandée par des Chefs qui estoient à luy, d'ailleurs disposée à luy obeir aveuglément.

Le lendemain il alla voir Madame d'Alençon : il la trouva heureusement accompagnée d'une seule fille en qui elle se confioit. Ils sentirent je ne scay quelle émotion en se voyant l'un l'autre. Je vous revoy Madame, luy dit-il, j'oublie tous mes malheurs en goûtant ce plaisir. Ne l'empoisonnez pas par des reproches qui sont justes à la verité mais que ce n'est pas

à

à vous à me faire. Je dois les augmenter ces reproches, répondit Madame d'Alençon ; depuis que je vous les ay faits, vous n'avez songé qu'à en meriter de plus grands. Enviſagez, Monſieur, juſqu'où a eſtre vôtre vangeance. Vous l'avez portée ſi loin, que vous vous y eſtes vous meſme compris. Ah, laiſſons-là Madame, reprit Monſieur de Bourbon, laiſſons un ſouvenir fâcheux. Laiſſez-moy goûter ſeulement le plaiſir de vous voir, & de vous voir dégagée d'un lien indigne de vous. Vous n'avez plus à m'oppoſer la vertu & le devoir. Je vais connoiſtre ſi vous m'avez aimé. Vous me revoyez aprés une longue abſence, plus amoureux mille fois que je ne l'ay jamais eſté. Mon amour m'a ſouſtenu au milieu de mes adverſitez. Mon cœur me diſoit, qu'un temps plus heureux ſuccederoit à mes diſgraces. Parlez, Madame ; que faiſoit

soit le vôtre pendant que le mien ressentoit tant de tendresse ? Hé quoy, Monsieur, interrompit la Duchesse, vous me parlez comme si vous estiez encore ce Prince fidelle, l'appuy & le soutien des François. Avez-vous oublié que vous avez mis cette Monarchie sur le penchant de sa ruine ? Que vôtre Roy par vôtre infidelle valeur, languit dans une dure captivité ? Oüi je le scay, s'écria le Prince; l'Empereur abuse de sa victoire. Il traite le Roy comme un Esclave. Il ne me traite pas moins indignement. Je puniray son ingratitude. Ma Princesse vous pouvez tout auprés du Roy. Faites ma paix avec ce Prince. Peignez moy soumis & repentant. Soyez pourtant le prix de nôtre reconciliation. Pour ma fortune, je vous l'abandonne. Que Madame possede, si elle le veut, l'heritage de mes peres. Si je vous épouse, vous me tiendrez

drez lieu de tout. Ie seray trop heureux, pourveu que vous ne vous opposiez pas à mon bonheur. Ie souhaite, reprit la Princesse, que le Roy accepte vôtre repentir. Vous connoîtrez que mon cœur n'a point changé. Ie m'estimeray heureuse, de pouvoir reconnoître par une tendresse que je ne seray plus obligée de déguiser, celle d'un Prince genereux. Monsieur de Bourbon se jetta à ses pieds à ces paroles flateuses. Ils se dirent encore mille choses tendres & obligeantes.

Madame d'Alençon alla voir le Roy. Elle luy raconta la conversation qu'elle avoit euë avec Monsieur de Bourbon. Il estoit vray que le Roy avoit toujours eu un grand fond de bonté pour ce Prince. Otons le à nos ennemis, dit-il à Madame d'Alençon, nous l'avons traité avec trop d'injustice. Cette action d'équité ramenera

nera la fortune dans nôtre parti. Mais ma sœur, il faut que vous contribuyez à le gagner. Je sçay qu'il vous aime, & que vous ne le haïssez pas. Puis-je mieux reparer la conduite que j'ay euë à son égard, qu'en luy donnant une sœur que j'aime & que je dois aimer avec tendresse. Madame d'Alençon embrassa son frere en rougissant. Ne songez plus, reprit ce Prince, qu'à le rendre digne de vous. Tâchez de l'amener demain dans les jardins de Madrid. Nous y prendrons des mesures pour sortir tout les trois de captivité.

La Princesse quitta le Roy, & manda Monsieur de Bourbon qui estoit à Tolede. Lors qu'il fut arrivé, elle le fit déguiser en Escuyer. Il y en avoit toujours un qui l'accompagnoit chez le Roy. C'estoit au milieu de l'Esté, que les promenades du soir sont delicieuses. Le Roy étoit dans un cabinet du jardin, en-

entouré de palliſſades de jaſmins & d'orangers. Madame d'Alençon entra dans le jardin, ſuivie du feint Eſcuyer & d'une fille d'honneur. Lors que Monſieur de Bourbon fut entré dans le lieu où le Roy eſtoit ſeul avec Monpezat, il ſe jetta à ſes pieds. Ie ſuis indigne de voir mon Roy, luy dit-il, & ſi ſa bonté ne ſurpaſſoit encore mon crime, je reſterois toute ma vie en proye au deſeſpoir & à la fureur. Je viens, Sire, vous demander un genereux pardon, & mourir à vos genoux juſqu'à ce que je l'aye obtenu. Le Roy le releva avec cette douceur qui luy attiroit tous les cœurs. Oublions, luy répondit-il, les ſujets que nous avons de nous plaindre l'un de l'autre. Si je n'ay pas mis de bornes à l'injuſtice de ma mere, vous n'en avez point mis à vôtre vangeance. Avouez que vous eſtes acquité. J'avoueray, reprit Monſieur

sieur de Bourbon, que vous estes le plus grand & le meilleur de tous les Rois: & je ne goûteray jamais de bonheur que je n'aye fait oublier à vôtre Majesté par le nombre de mes services, la grandeur de ma faute. Ils entrerent en suite dans le détail de leurs affaires. Sortez, Sire, dit Monsieur de Bourbon au Roy, sortez à quelque prix que ce soit, des mains de vôtre ennemy. Que la grandeur de ses demandes ne vous étonne point. Accordez-luy tout. Vous ne serez pas plus engagé, puisque la liberté vous manque, sans laquelle on n'a jamais pû faire de traité. Laissez agir vôtre Parlement & vos Sujets. Ils vous disculperont suffisamment des conditions qu'on vous aura imposées. Pour moy j'espere faire voir un jour, qu'il n'a pas dû traiter ainsi un Roy, que la fortune seule luy a livré, ni un Prince qui n'est devenu malheureux, que pour

pour s'estre fié à sa parole. Monsieur de Bourbon expliqua en suitte au Roy, que l'Italie n'avoit pour deffense qu'une Armée, que ses liberalitez luy avoient absolument gagnée, & qu'il se feroit d'autant moins un scrupule de la faire soûlever contre luy, qu'elle avoit esté levée de l'argent & par les soins de Monsieur de Bourbon, & que l'Empereur ne l'avoit jamais soudoyée. Il ajouta que l'Empereur n'avoit aucun droit sur l'Italie, & que s'il plaisoit à sa Majesté il s'y procureroit un établissement digne d'estre offert à Madame d'Alençon.

Le Roy sourit & admira l'adresse de ce Prince. En suite il se retira à un coin du cabinet, & laissa ensemble ces deux amans. Là le Roy tira ses tablettes, & y ayant écrit ce qu'il souhaitoit, il vint rejoindre Monsieur de Bourbon, & luy dit en les luy presentant; Vôtre repentir & le conseil que vous

me donnez, reparent tout ce que vous avez fait contre moy. Il est juste que je repare de mon costé, ce que je puis avoir fait contre vous. Monsieur de Bourbon ouvrit les tablettes, & y lut ce qui suit.

Ie donne ma parole Royale à Monsieur de Bourbon, d'executer les conventions cy-apres, & ie luy promets foy de Cavalier, afin d'y estre engagé, & comme Roy & comme honneste homme. Je luy feray expedier en bonne forme des Lettres d'abolition pour lui & pour tous ses amis. Je luy donne dés à present Madame d'Alençon ma sœur en mariage, & la solemnité s'en fera aussi-tost qu'il aura quitté le parti de l'Empereur. En faveur de ce mariage, ie lui cede tous les droits que i'ai sur le Royaume de Naples, & promets de l'aider à le conquerir, d'une Armée na-

va-

vale de cent voiles. Enfin, si la fortune luy est contraire dans cette conqueste, je luy rendrai tous les biens qu'il a possedez en France, & la Charge de Connestable; & je luy ferai raison de ses droits sur la Provence.

FRANÇOIS.

La generosité du Roy charma Monsieur de Bourbon, & augmenta son repentir, d'avoir combattu contre luy. Il le remercia en des termes pleins de reconnoissance & de tendresse. Ces deux grands Princes s'embrasserent, & le Roy ordonna à Madame d'Alençon d'embrasser Monsieur de Bourbon. Voila vôtre époux, luy dit-il, il y a longtemps qu'il est digne de vous; aimez moy pour l'amour l'un de l'autre, & que rien au monde n'altere nôtre amitié. Madame

d'Alençon obeït au Roy avec modestie. Deffendez-nous donc de *Madame*, luy dit agreablement cette Princesse. Je vous le promets, luy dit le Roy : son amour a assez fait repandre de sang. Madame d'Alençon & *Monsieur* de Bourbon quitterent en suite le Roy, & se retirerent dans l'appartement de cette Princesse. *Mais* quelle joye ne saisit point ces tendres amans, lors qu'ils se virent seuls & prests d'estre unis pour jamais, aprés de si cruelles traverses. Est-il bien vray, Madame, dit *Monsieur* de Bourbon, que je vais estre heureux ? Ressentez-vous la mesme impatience ? Estes-vous penetrée d'un ressentiment pareil au mien ? Ouï, mon cher Prince, repondit *Madame* d'Alençon, je partage vôtre joye. Je ne sçay mesme si la mienne n'est point plus grande que la vôtre. Contrainte & gesnée jusqu'icy, il m'a fallu dissimuler ce que je sen-

sentois pour vous. J'estois toujours combatuë, tantost par mon devoir, quelquefois par de cruelles raisons d'Etat, toujours par une vertu severe : Aujourd'huy rien ne me retient. Ie puis vous dire à quel point je vous aime, & vous le diray legitimement. Connoissez mes plus secrettes pensées. En vous voyant je vous aimay : vous seul m'avez rendu l'himen odieux. Ma vertu a esté preste cent fois de m'abandonner. Elle m'ordonne à present de vous aimer, quel heureux changement ! Que je vais luy obeir avec joye! Le Prince ne se connoissoit pas. Les transports estoient au dessus de sa raison. Peut-on, s'écria-t-il, estre mieux payé des peines que j'ay endurées ? Que n'en ay je souffert de plus cruelles, ajouta-t-il. En disant ces paroles il baisoit les mains de Madame d'Alençon. Sa passion luy fit prendre un baiser qu'elle n'osa luy refuser;

mais cet amoureux Prince ayant remarqué qu'une fille qui estoit restée seule avec Madame d'Alençon estoit sortie, il se licentia à de plus grandes faveurs. Que faites vous, luy dit la Princesse en l'arrestant; y pensez-vous bien, Monsieur? Cet air serieux intimida Monsieur de Bourbon. Hé quoy, Madame; répondit-il, ne suis-je pas vôtre époux? Ne vous en souvient-il plus? Vous l'estes, il est vray, reprit la Princesse; mais vous ne l'estes pas encore publiquement, & vous offensez ma vertu de concevoir de pareils desirs. Ah Dieu, quelles distinctions, reprit le Prince! vous n'avez pas resolu de me rendre si-tost heureux. Que penserois-je de vôtre refus, Madame? amusez-vous un mal-heureux dont on craint le desespoir? La parole du Roy est..... Qu'osez vous dire, interrompit Madame d'Alençon; vous soupçonnez le

Roy

Roy mon frere, d'une pareille indignité, & vous pouvez vous imaginer que j'en suis la complice. Ne m'outragez pas de tant de manieres, Monsieur. I'ay la parole du Roy, je vous donne la mienne de n'avoir jamais d'autre époux que vous. Sortons d'un païs ennemi. Si le Roy changeoit de sentiment, je vous promets de vous suivre par toute la terre : mais celebrant ce mariage aux yeux de toute l'Europe, qu'il n'y manque rien de tout ce qui peut me conserver vôtre estime, aprés qu'il sera achevé. En tenant ce discours, elle flattoit doucement le Prince, & le rendoit capable de le goûter par ses manieres engageantes. En effet, elle le ramena à son sentiment. Elle luy accorda encore toutes les caresses qu'elle crut n'estre point opposées à la conduite qu'elle s'estoit imposée. Le Prince s'apperçut bien qu'il

n'obtiendroit rien d'elle au delà. Remettons donc, luy dit-il, nôtre felicité à un temps plus heureux, & allons la meriter, peut-estre par de nouvelles infortunes. Madame d'Alençon s'affligea de ce présage. Elle en parut plus tendre & plus aimable à Monsieur de Bourbon. Ils se separerent avec des promesses reciproques de contribuer également à vaincre leur malheur.

Monsieur de Bourbon instruisit cette Princesse des secrets de la Cour l'Imperiale. Elle en profita dans le traité qu'elle vouloit conclure pour la liberté du Roy L'Empereur s'apperceut qu'on le trahissoit, sans pouvoir deviner qui c'estoit. Pour se deffaire d'une surveillante si habille, il proposa de la faire arrester. Elle estoit venuë à Madrid sous la foy d'un passeport. Il alloit expirer, & la Ducheſſe ne s'étoit pas pressée de le faire renouveller, par-

parce qu'elle ne pensoit pas qu'on en put faire difficulté. Un Ministre Espagnol, que le merite de Monsieur de Bourbon avoit charmé, luy découvrit cette supercherie. Ce Prince l'écrivit sur le champ à Madame d'Alençon. Elle ne s'amusa point à s'en plaindre à l'Empereur. Elle prit à l'heure mesme la poste, & fit une si grande diligence, qu'elle arriva sur les terres de France avant la fin de son passeport. L'Empereur fut doublement affligé, & d'avoir conceu un dessein si bas, & de l'avoir manqué.

Le traité s'avança en peu de jours, qui devoit rendre au Roy sa liberté. Ce Prince avoit suivi le conseil de Monsieur de Bourbon, en accordant à l'Empereur tout ce qu'il demandoit. La Reine de Portugal devoit épouser ce Prince. L'Empereur en fit des excuses à Monsieur de Bourbon, qui dissimula son dépit

avec une adresse merveilleuse. Il demanda seulement à l'Empereur, de n'être pas present à ce mariage. On consentit qu'il partist pour l'Italie, peu de jours aprés le Roy épousa la Reine de Portugal. On luy rendit sa liberté? & il ne l'eut pas plutost recouverte, qu'il declara la guerre à l'Empereur.

Monsieur de Bourbon ne perdit pas le temps. La conqueste de Naples occupoit tous ses soins. Elle devoit estre suivie de son mariage avec Madame d'Alençon. Lors qu'il fut arrivé dans le Milanois, il se mit à la teste de l'armée. Son merite, sa valeur, & ses liberalitez le faisoient adorer également des Officiers & des Soldats. Ils ne reconnoissoient que luy pour Souverain; & depuis qu'il estoit parti on ne les avoit point payez. Il avoit apporté quelque argent d'Espagne. Il y joignit celuy qu'il retira de sa vais-

vaisselle d'argent qu'il vendit; & il distribua tout cela aux Soldats. Il les anima en sa faveur d'un zele capable de tout entreprendre. Il fit en suite la reveüe de son armée. Il y trouva quarante mille hommes. Il les harangua en peu de mots, mais éloquemment. Il les assura qu'il alloit les mener dans une occasion, où ils auroient de la gloire à acquerir: que cette gloire seroit suivie du repos & de richesses. Il fit prendre aussi tost aux troupes le chemin de Rome, & il les fit marcher avec une diligence & une conduite admirable; mais il ne put tromper Lanoy Vice-Roy de Naples & son ennemi particulier. Lanoy s'estoit deffié de luy depuis son retour d'Espagne. Le nombre d'injures qu'on avoit fait à ce Prince, le luy avoient rendu suspect. Il n'apprit pas plutost qu'il estoit sorti du Milanois, qu'il jugea qu'il cou-

roit à la conqueste de Naples. Cette ame basse ne sceut defendre ce Royaume que par une lâcheté execrable. Il fit partir deux scelerats devouez à ses crimes, ausquels il donna l'ordre de sacrifier *Monsieur* de Bourbon à sa sureté.

Ce Prince passa l'Apennin avec des difficultez dignes de son courage, au milieu d'une saison affreuse, & il arriva enfin devant Rome. Son dessein estoit d'obtenir du Pape l'investiture de la Couronne de Naples, & assez d'argent pour payer son Armée & la conduire à ce florissant Royaume. Il envoya pour cet effet demander passage au Pape ; mais il luy fut refusé en termes injurieux, & ce vaillant Prince ordonna aussi-tost l'assaut. L'Armée sure de la victoire, lors qu'elle suivoit ses ordres, y monta avec des cris de joye. Les Romains ne firent qu'une resistance mediocre. Monsieur de Bourbon voyoit

voit la victoire declarée pour luy, & déja il estoit monté sur la bréche, lors qu'un des assassins que Lanoy avoit envoyez, & qui s'estoient glissez dans l'Armée en qualité de Volontaires, tira un coup d'arquebuze à cet infortuné Prince, qui le fit tomber demy mort aux pieds de Pomperan.

Monsieur de Bourbon d'abord ne jugea pas sa blessure mortelle, ainsi il ordonna à Pomperan de couvrir son corps pour cacher cet accident aux siens; mais se sentant defaillir un moment aprés, il se fit porter dans sa tente. Le souvenir de Madame d'Alençon vint occuper ses derniers momens, & ce fut là qu'il dicta à Pomperan cette Lettre d'une voix mourante.

Je

Je remplis mon destin, Madame ; il ne s'est point dementi. Je meurs sans vous avoir possedée, éloigné de vous, accablé du plus sensible regret. La fortune m'a cruellement trahi. Elle m'a amené au pied du Trône pour m'y immoler. Helas! l'impitoyable m'a refusé la mort lors que je la demandois armé de fureur & de desespoir; elle me la donne aujourd'huy qu'elle me flatoit des plus douces esperances. C'est vous seule, ma Princesse, que je regrette. Je n'ay jamais conservé la vie que pour vous. Je la perds en voulant vous conquerir une Couronne qui m'eust rendu digne de vous. Je sçai que vous plaindrés un sort où vous daigniez vous interesser, & que vous deviez partager avec moi mais je me flatois trop. Mon a-

amour m'aveugloit. Ie ne fusse iamais parvenu à cette felicité. Ie ne sçai mesme si je vous devois souhaiter un époux si malheureux. Peut-estre j'aurois fait passer jusqu'à vous mon infortune. Quels cruels reproches me ferois-je fait? Non, il falloit pour une si aimable Princesse....

Sa foiblesse redoubla à cet endroit. Il sentit que sa fin approchoit, & sa raison s'affoiblit à mesure. Quelques-uns de ses amis fondoient en larmes autour de ce Heros. Un des Officiers venoit luy apprendre qu'il estoit le maistre de Rome, lors qu'il expira. Ainsi il mourut en triomphant, & la gloire le suivit jusques dans son tombeau.

Pomperan aprés avoir donné ses soins à sa sepulture, se rendit en France, ou il rendit à Madame d'Alençon les dernieres preuves de la tendresse de Monsieur de Bourbon. A peine put-elle resister à une douleur qui surmontoit sa constance & sa raison. Un torrent de pleurs honora la memoire de ce genereux Prince. Elle n'eut point de honte d'apprendre à toute la Cour combien elle l'avoit aimé. Sa douleur fut vive, longue & violente, ou pour mieux parler, elle dura toute sa vie:

vie : & en effet Monſieur de Bourbon n'eſtoit pas un Prince qu'on put oublier. Le Roy ne fut pas inſenſible à cette perte, ſon cœur & ſon intereſt la luy firent regreter. Madame elle meſme fut tourmentée des plus cruels remords. Son injuſtice avoit cauſé les malheurs de ce Prince. Elle ſe reprocha ſa mort. Son cœur pendant la vie de Monſieur de Bourbon, avoit eſté ſans ceſſe agitée. L'ombre de ce Heros troubla encore ſon repos aprés ſa vie.

FIN

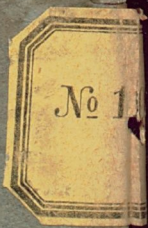
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-23345/fragment/page=0211

122232

X2446666

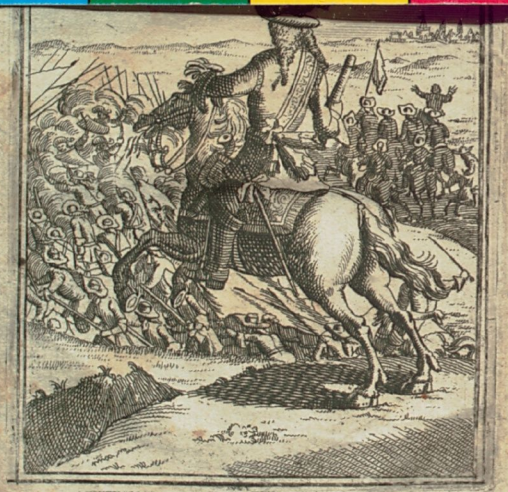
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-23345/fragment/page=0215

122232



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-23345/fragment/page=0216

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



Suivant la Copie de Paris.

A AMSTERDAM,

Chez

ADRIAN BRAAKMAN, Marchand Libraire dans le Beurs-straat, prés le Dam

M. D. C. LXXXXVI.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-23345/fragment/page=0217